ENFANTS D'ELNE

UNE MATERNITÉ SUISSE EN FRANCE 1939-1944

EXPOSITION AU MUSÉE INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE ET DU CROISSANT-ROUGE

22 AVRIL–4 MAI 2009

CETTE EXPOSITION A ÉTÉ RÉALISÉE GRÂCE AU SOUTIEN DE LA VILLE DE GENÈVE ET DU MUSÉE INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE ET DU CROISSANT-ROUGE.
ELLE EST ORGANISÉE PAR LA VILLE D'ELNE ET L'ASSOCIATION "ENFANTS D'ELNE"

Die Wagen der Ayuda Suiza kommen meist heil nach Hause
La plupart du temps, les camions de l'Ayuda Suiza rentrent sains et saufs à la maison [Sur les routes d'Espagne]

Photo d'Elisabeth Eidenbenz se trouvant sur la première page de l'album sur la Maternité d'Elne. C'est la maison où ils se sont installés

Die Rosinante
La Rosinante [Nom donné à la voiture d'Elisabeth]

La ambulancia de la maternidad
L'ambulance de la maternité

Im Sommer sind die Kleinen der ganzen Tag draussen im Schatten der Bäume.
Sie fühlen sich auch so recht wohl
En été les petits sont dehors toute la journée à l'ombre des arbres. Ils se sentent si bien.
[Photo représentant Elisabeth avec les enfants]

Die Mütter mit ihren Kindern. 1940
Les mères avec leurs enfants. 1940

Reunion in Elne
Réunion [des membres du Secours Suisse aux Enfants] à Elne.

Wie herrlich ist ein Bad im Sonnenwasser auf der warmen Terrasse
Quel délice de se baigner sur la terrasse dans l'eau chauffée par le soleil

Ramon geht wieder gut. Er kam als abgemagertes Skelettlein zu uns.
Ramon va de nouveau mieux. Quand il est arrivé il n'était qu'un petit squelette

Luisito macht noch böse Augen, aber es geht ihm schon besser
Luisito fait encore de gros yeux, mais il va déjà mieux

Das ist so gut wie im Himmelbett
On y est aussi bien que dans un lit à baldaquin

Die Mütter beim Stillen
Les mères pendant l'allaitement.

La abuelita con la gitanita
La grand-mère avec la petite gitane

Con la Sta. Marie
Avec Mademoiselle Marie [Sur le toit du château avec la verrière en fond]

Die « Grossen » spielen im Garten
Les « grands » jouent dans le jardin

Victor

Die Kleinen werden gewickelt und gestriegelt
On lange et bouchonne les petits

An der warmen Dezembersonne
Sous un chaud soleil de décembre

ENFANTS D'ELNE
Une maternité suisse en France 1939-1944

« On était dans un monde qui n'était pas un monde normal. L'angoisse régnait. Un jour n'était pas comme l'autre. Il fallait que chacun assume la totale responsabilité de son travail. Tous les jours il fallait improviser, créer, faire ce qui s'imposait. Il fallait s'impliquer dans un monde inconnu. Les gens n'avaient pas le temps de demander l'avis de quelqu'un. On ne pouvait pas se réunir pour discuter de ce qu'il fallait faire. La liberté leur permettait d'avoir les coudées franches, mais ils étaient aussi seuls avec l'accablement. Ce qui aidait, c'était le sentiment de faire partie d'un tout, la conviction d'être attelé au même char, et les personnes étaient intérieurement prêtes à aider, faire le don de soi. »

Maurice Dubois lors d'une conversation en 1991

18 juillet 1936
Début de la guerre civile en Espagne

23 février 1937
En Suisse, 14 associations forment le COMITE NEUTRE D'ACTION POUR LES ENFANTS D'Espagne

24 avril 1937
Sous la dénomination AYUDA SUIZA, neuf membres du comité, en majorité affiliés au SERVICE CIVIL INTERNATIONAL, se rendent en Espagne – avec 4 camions appelés Pestalozzi, Dunant, Wilson et Nansen - pour mettre sur pied un service d'évacuation d'enfants de Madrid à Valencia

28 janvier 1939
Barcelone tombe aux mains des troupes franquistes. 450'000 réfugiés, environ, fuient à travers les Pyrénées. Ils sont internés dans des camps dont les plus importants sont **Argelès, Saint-Cyprien, Barcarès** et **Gurs**

Mars 1939
Les collaborateurs d'AYUDA SUIZA ayant accompagné les réfugiés sur les routes de l'exode mettent en place une structure d'aide dans le sud de la France. Elisabeth Eidenbenz ouvre une maternité dans un château à **Brouilla**

1er septembre 1939
Début de la Seconde guerre mondiale

Novembre 1939
Après avoir été expulsée de Brouilla par le propriétaire, Elisabeth Eidenbenz crée une maternité à **Elne**

14 janvier 1940
Pour soutenir l'œuvre qui se construit en France et collecter des vivres et des habits mais aussi pour permettre des séjours de 3 mois en Suisse à des enfants provenant des pays en guerre, une nouvelle association est fondée en Suisse : le CARTEL SUISSE DE SECOURS AUX ENFANTS VICTIMES DE LA GUERRE

10 mai 1940
La Wehrmacht déclenche l'offensive à l'ouest : les Pays-Bas, le Luxembourg et la Belgique sont occupées. Un flot de réfugiés se déverse en France

14 juin 1940
Les troupes allemandes occupent Paris. Exode de la population vers le sud du pays

22 juin 1940
L'Allemagne et la France signent un armistice. Une des disposition de l'accord stipule que la France sera morcelée en plusieurs parties : l'Alsace-Lorraine est annexée et les départements du Nord sont déclarés zone interdite ; le reste de la France est divisée entre le nord et le sud que sépare la *ligne de démarcation* qui part de la pointe suisse à Chancy et qui va à la frontière espagnole en Basses-Pyrénées

Juin 1940
Ouverture du camp du Récébédou

Automne 1940
A **Toulouse**, Maurice Dubois organise une vaste distribution de vivres pour les enfants nécessiteux. Le 1er octobre, le 71, rue du Taur à Toulouse deviendra le siège administratif et stratégique du Secours aux enfants avec Maurice Dubois, sa femme Eléonore et C. Martinez-Parera, réfugié espagnol qui s'occupe de l'administration. Ils vont également y créer un service de parrainage. Plusieurs milliers d'enfants trouveront des parrains en Suisse jusqu'en 1946.
A **Lyon**, mise sur pied d'une organisation de convois d'enfants pour des séjours de 3 mois en Suisse. En novembre, 800 enfants prennent le départ pour la Suisse

20 octobre 1940
Le gouvernement de Vichy décide d'ériger des camps pour étrangers dans la zone non-occupée. Beaucoup de réfugiés avaient déjà été internés après la déclaration de la guerre en automne 1939. Les camps destinés aux Espagnols accueillent désormais des réfugiés de tous les pays ainsi que des Tsiganes

1er décembre 1940
Ouverture du home à **Pringy** en Haute-Savoie qui accueille une soixantaine d'enfants

Décembre 1940
Elsbeth Kasser s'installe en tant qu'infirmière-résidente au camp de **Gurs** après avoir été au camp du **Récébédou**

14 janvier 1941
Ouverture du camp de **Rivesaltes** appelé « centre d'hébergement »

Mai 1941
Rösli Näf arrive à **La Hille** où se trouvent une centaine d'enfants juifs ayant pour la plupart déjà fui l'Allemagne et l'Autriche nazies. Le château se trouve à Montegut-de-Plantaurel en Ariège. 1er juin ouverture du home

Juin 1941
Ouverture d'une pouponnière à **Banyuls-sur-Mer** qui reçoit les enfants du camp de Rivesaltes

Août 1941
Elsie Ruth s'installe en tant qu'infirmière-résidente au camp de **Rivesaltes**

Septembre 1941
Le Secours aux enfants reprend le home « Guespy » au **Chambon-sur-Lignon**. Les mois suivants s'y ajoutent l' »Abric », « Faidoli » et l'« Atelier cévenol »

Fin septembre 1941
Ouverture du home à **Saint-Cergues- les-Voirons** en Haute-Savoie qui accueille une septantaine d'enfants de 6 à 13 ans

17 décembre 1941
Le Cartel suisse du Secours aux enfants et la Croix-Rouge suisse signent une convention. L'œuvre s'appelle désormais CROIX-ROUGE SUISSE SECOURS AUX ENFANTS. Le Cartel continue à fonctionner et siège avec d'autres associations au comité.

Mais très vite des tensions éclatent entre les anciens du Cartel suisse de Secours aux enfants et la direction de la Croix-Rouge suisse

1er mai 1942
Ouverture d'un home pour des enfants libérés des camps, avant tout de Rivesaltes, ainsi que des enfants français à **Montluel**

7 mai 1942
Ouverture d'une colonie pour enfants de 6 à 14 ans à **Faverges** (Haute-Savoie).
D'autres homes se trouvent à **Cruseilles, Praz s/Arly** et **Monnetier**

4 juillet 1942
Les autorités françaises donnent leur accord aux Allemands pour la déportation des juifs étrangers et apatrides des deux zones

1er août 1942
Ouverture de la pouponnière « Les Berceaux » à **Annemasse** (Haute-Savoie). Une autre pouponnière se trouve à **Pau**

5 août 1942
Les déportations débutent depuis le camp de Gurs

26 au 28 août 1942
Une grande rafle de juifs étrangers a lieu dans la zone sud. Des milliers d'enfants dont les parents ont été déportés restent seuls

25 août-26 août 1942
Arrestation de tous les jeunes de plus de 16 ans et du personnel juifs au home La Hille. Ils sont transportés au camp du Vernet. Arrestation de deux adultes et de deux enfants au home de Saint-Cergues-les-Voirons. Descente de police au Chambon-sur-Lignon

26 août 1942
Maurice Dubois se rend à Vichy dans le but d'obtenir la libération des enfants et du personnel juifs arrêtés à La Hille

29 août 1942
Rivesaltes devient un centre de déportation, le « Drancy de la zone libre » (Serge Klarsfeld)

2 septembre 1942
Grâce aux démarches de Maurice Dubois, la directrice de La Hille, Rösli Näf, peut quitter le camp du Vernet en compagnie des enfants. Toutes les personnes arrêtées dans les homes du Secours aux enfants sont libérées.

11 novembre 1942
Occupation de la zone sud par les troupes allemandes

Décembre 1942
Arrêt des convois d'enfants pour la Suisse depuis la zone sud

Avant Noël 1942
Un premier groupe de 8 adolescents quitte La Hille avec le soutien de la directrice pour se rendre soit en Espagne, soit en Suisse. En tout, 24 adolescents prendront la fuite durant les derniers jours de décembre

1er janvier 1943
Arrestation de 5 adolescents de La Hille à proximité de la frontière suisse dont 3 ont été déportés. Deux sont retournés à La Hille

26 janvier 1943
Il est décidé de congédier Rösli Näf qui retourne en Suisse. Les arrestations à La Hille se sont poursuivies. D'autres adolescents sont partis. Ce n'est pas seulement à La Hille que les collaborateurs et collaboratrices du Secours suisse aux enfants ont contribué à sauver des juifs : Elisabeth Eidenbenz, Maurice Dubois, August et Friedel Bohny-Reiter, Elsbeth Kasser, Emmi Ott, Rösli Näf, Anne-Marie Im Hof-Piguet, Sebastian Steiger, Gret Tobler, Renée Fahrny, Emma Aeppli et Walter Giannini obtiendront la Médaille des Justes parmi les Nations

Début 1944
Craignant un débarquement, les Allemands évacuent la population de la zone côtière qui se réfugie entre autres à Elne

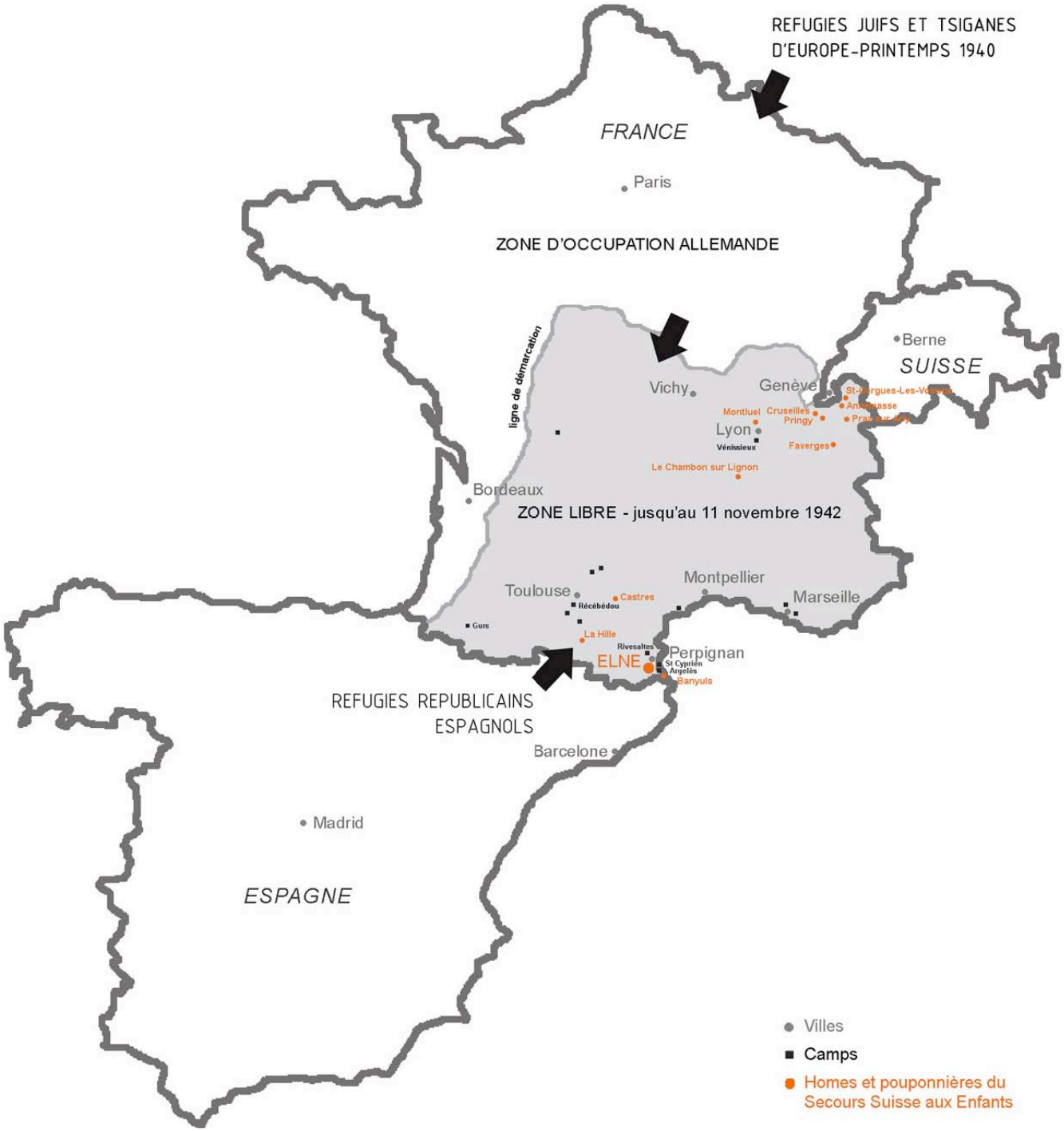
Vers Pâques (9 avril) 1944
La maternité est réquisitionnée par les Allemands. Ils donnent trois jours à Elisabeth Eidenbenz pour évacuer la maternité

6 juin 1944
Les Alliés débarquent en Normandie

15 août 1944
Les Alliés débarquent sur la Côte d'Azur

4 novembre 1944
Se sentant désavoué par la Croix-Rouge suisse, le Cartel du Secours suisse aux enfants se dissout

CARTE


REFUGIES JUIFS ET TSIGANES
D'EUROPE-PRINTEMPS 1940
FRANCE
Paris
ZONE D'OCCUPATION ALLEMANDE
ligne de démarcation
Vichy
Genève
Berne
SUISSE
Montluel
Cruseilles
Pringy
Lyon
Vénissieux
Faverges
Le Chambon sur Lignon
Bordeaux
ZONE LIBRE - jusqu'au 11 novembre 1942
Montpellier
Toulouse
Castres
Récébédou
Gurs
Marseille
La Hille
Rivesaltes
Perpignan
ELNE
St Cyprien
Argelès
Banyuls
REFUGIES REPUBLICAINS
ESPAGNOLS
Barcelone
Madrid
ESPAGNE
Villes
Camps
Homes et pouponnières du
Secours Suisse aux Enfants

" Rapport de Toulouse à nos Collaborateurs de France non occupée " par Maurice Dubois du 4 mai 1942

" Elne est la plus ancienne des Maisons, puisqu'elle date d'avant même la création du Cartel Suisse. Elle avait été créée par le Comité Neutre pour les enfants d'Espagne [Ayuda Suiza], et a été dirigée dès le début par Mademoiselle EIDENBENZ, assistée toujours de sages-femmes et d'infirmières suisses. Pour ceux qui ne la connaissent pas, c'est une maison magnifique, située au milieu de vastes vergers de pêchers, et à 3 km seulement de la ville d'Elne qui est si renommée pour ses primeurs. En effet, toute la région est productrice de légumes et de fruits. Bethli Eidenbenz a elle-même loué un assez grand jardin dans lequel elle pourra obtenir plusieurs récoltes par an. Elle est très privilégiée quant à son approvisionnement en légumes. D'ailleurs comme Pringy, cette maison est suffisamment connue par les fournisseurs - dans ce cas-là de Perpignan.
Il y a seulement peu de femmes enceintes dans la maison. Elle recevait pour la plupart des femmes du camp de Rivesaltes, et ce camp tend à se dépeupler de plus en plus. D'autre part, depuis plusieurs mois, quantité d'hommes ont été pris pour être engagés dans des compagnies de Travailleurs Etrangers. Actuellement c'est Lydia GISY qui fait fonction de sage-femme. Une nouvelle infirmière suisse est attendue, et il y a en plus une infirmière espagnole qui a fait son apprentissage à la Maternité même. "

ETH Archiv für Zeitgeschichte, Nachlass Elisabeth Eidenbenz, VE 3.

Rapport d'Elisabeth Eidenbenz du 9 juin 1942

" Les travaux les plus importants accomplis jusqu'à présent visent la vie économique de la Maternité par rapport à son ravitaillement en légumes et fruits compte tenu des difficultés actuelles pour s'approvisionner. En ce sens nous tenons à ce que la Maternité puisse suffire à ses besoins - par ses propres moyens. [Une fois] le plan établi, on a procédé à la location d'une partie importante des terrains maraîchers attenants à la maison et d'une surface de 40 ares, lesquels ont été immédiatement mis en exploitation. Finies les opérations de nettoyage, engrais et labourage, on a procédé à la plantation. Le nombre de plantes donnera une idée de l'importance de cette culture déjà en marche : 1200 tomates, 1000 aubergines, 4000 oignons, 3000 poireaux, 125 piments, 270 melons, 400 choux, 400 laitues, 150 courgettes et prenant par unité le sillon, il y en a 9 d'haricots, 5 de navets et 3 de carottes. Le plan en prévoit : 19 de pommes de terre et 5 et 3 de navets et carottes, respectivement.
Compte tenu des facilités d'arrosage, on a tous les motifs de croire à une récolte en rapport à l'effort accompli. Celle des tomates, par exemple, atteindra approximativement de 8 à 10 tonnes d'une valeur marchande de 20 à 25'000 francs français. La fabrication de conserves étant prévue, cette quantité de tomates assurera largement la consommation de toute l'année. Pour ce qui concerne les fruits, nous possédons ceux des 300 arbres fruitiers, pêchers dans sa plus grande partie dont la récolte se présente normale. Dans l'ensemble, sauf un malheur inattendu, nous espérons réaliser une économie très importante et résoudre en même temps le problème de l'approvisionnement. Les rapports successifs, donneront en chiffres, l'importance des résultats obtenus.
Tous ces travaux ont été réalisés par le personnel espagnol affecté à la maison avec un intérêt en rapport à son admiration et reconnaissance envers l'œuvre suisse de secours

aux enfants. En même temps ont été accomplis les travaux de jardinage qu'on avait prévus pour l'embellissement des alentours immédiats de la maison qui, entourée de fleurs, de plantes maraîchères et d'arbres fruitiers, s'est transformée en un foyer idéal et agréable pour y accueillir les mères, les enfants et tous ceux qui frappés par le malheur viennent y chercher un souffle de vie. "

ETH Archiv für Zeitgeschichte, Nachlass Elisabeth Eidenbenz, VE 4.

Rapport d'Elisabeth Eidenbenz du 8 février 1943

" Il y a plus de trois ans, en novembre 1939, que nous avons ouvert la maternité aux femmes réfugiées des camps pour leur permettre d'attendre leur accouchement dans un milieu de calme et de paix et sans les soucis quotidiens.
Quand nous sommes arrivés à ELNE, notre maison n'avait pas été habitée depuis plus de sept ans. Pendant des années les volets n'avaient plus été ouverts, les chambres pas balayées …
Malgré ce grand abandon, on voyait que c'était une belle maison qui se prêtait magnifiquement pour y héberger des femmes et pour installer une pouponnière. Presque toutes les réparations étaient faites par des réfugiés espagnols hébergés au camp de St. CYPRIEN à 10 km d'ELNE. Au cours des années, nous avons fait beaucoup de réparations et d'installations ; ainsi, nous avons actuellement une maison assez confortable.
Toutes les chambres ont de grandes fenêtres ; sont bien aérées et pleines de soleil. Nous avons deux grandes salles pour les enfants : l'une pour les nouveaux-nés et l'autre pour des enfants convalescents et malades. Celles des femmes sont installées très simplement : des lits en fer ou des lits de camp et une petite caisse à côté pour leurs affaires personnelles. De jolies paysages suisses ornent les murs et donnent aux femmes une impression de notre beau pays. "

ETH Archiv für Zeitgeschichte, Nachlass Elisabeth Eidenbenz, VE 4.

Lettre d'Elisabeth Eidenbenz à Maurice Dubois du 28 novembre [1940]

" Cher Maurice,
merci pour ta lettre du 22 crt. Je regrette si tu as l'impression que je n'aime pas vous écrire. Mais tu sais bien qu'il y a des semaines qu'on ne peut rien raconter de nouveau, car nous n'avons pas autant de choses à organiser comme vous. Et quand on est toujours dans un travail, on voit peut-être moins les choses qui peuvent intéresser les autres, qui sont loin de chez nous. La seule chose que j'aurais pu ajouter dans ma lettre de la semaine passée, c'est que nous avons perdu 3 enfants en 4 jours, ça nous fait à part du travail beaucoup de chagrin et des soucis. Un de ces trois était un beau bébé de 12 jours qui laissait [cessait] tout simplement de respirer. Et juste au moment, qu'il allait déjà mieux et que personne pensait, il est décédé. "

ETH Archiv für Zeitgeschichte, Nachlass Elisabeth Eidenbenz, VE 5.

Rapport d'Elisabeth Eidenbenz du 13 décembre 1941

" Depuis trois semaines nous avons installé une autre grande salle pour des enfants malades du camp. Nous en avons 16 maintenant, la plupart du camp de Rivesaltes. Ils sont parfois dans un état lamentable, tous très sous-alimentés, ne supportant pas les biberons du camp. Après très peu de temps nous avons déjà vu des progrès magnifiques. Le dernier qu'on nous a amené pesait, avec ses 11 mois, 4800 gr. C'est un vrai squelette, rien que des os et de la peau, le regard d'un vieillard. Heureusement nous avions justement deux femmes qui avaient beaucoup de lait et qui le donnaient volontiers pour le petit malheureux. Depuis la première cuillerée on voyait revivre cet enfant: tous les jours il a beaucoup augmenté - une livre dans cette semaine qu'il est chez nous. Son teint gris a pris une bonne couleur, car on laisse les enfants tous les jours dehors sur la terrasse en plein soleil. Depuis deux jours il nous sourit, aussitôt qu'on s'approche de son petit lit. "

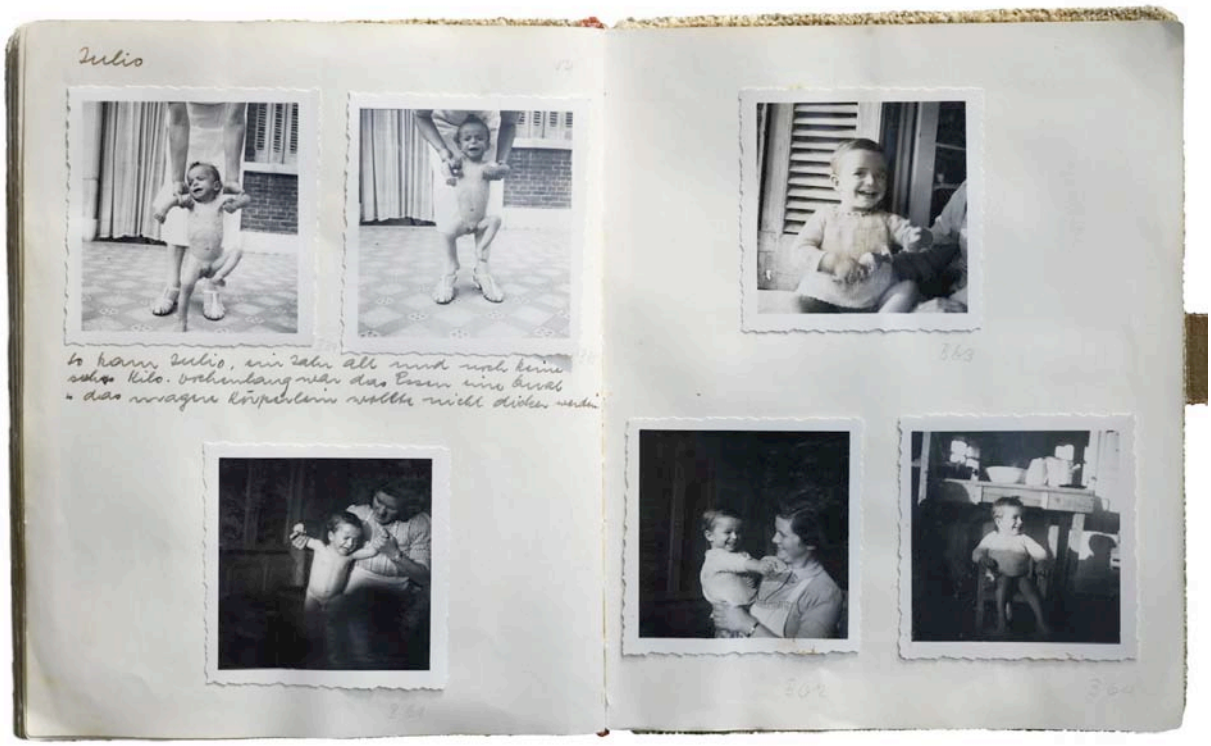
ETH Archiv für Zeitgeschichte, Nachlass Elisabeth Eidenbenz, VE 4.

Extrait du journal intime de Friedel Bohny-Reiter, infirmière résidente au camp de Rivesaltes:

6 décembre 1941

" Journée agitée aujourd'hui.
A 7 h ½ je suis vite allée à vélo à l'infirmerie pour voir comment se passait le départ des deux enfants pour Elne. Pas de soignante à l'infirmerie. Personne ne savait si le petit avait eu son biberon! J'ai été ferme. Le petit José n'avait rien à se mettre à part deux chemisettes et une couche. Je suis allée à toute vitesse vers notre baraque pour y prendre chemisettes, couches et une couverture de laine. J'ai moi-même habillé le petit, et je me suis dirigée vers le camion qui attendait, dans un bras le misérable petit être, de l'autre guidant mon vélo. La mère nous suivait en pleurant, impuissante. En arrivant on s'est aperçu que la femme qui devait l'accompagner ne partait pas - qui allait, dans ce cas, accompagner le petit José ? Sans hésiter j'ai poussé l'autre femme avec le bébé de deux ans dans la voiture, moi-même j'ai pris le petit José, et nous sommes partis à Elne. Les autres se débrouilleront sans moi et Elsi est habituée à l'imprévu. A Elne j'ai retrouvé toutes nos bonnes collaboratrices en plein travail. J'ai vu nos enfants du camp dans des petits lits propres sur la terrasse au soleil, les joues rondes et rouges.
Non, notre travail n'est pas inutile! - même si j'ai pu n'en sortir que deux. En fin de compte, cela forme malgré tout un petit groupe. J'ai déshabillé mon protégé pour lequel j'ai tellement lutté - un petit squelette est apparu, rouge, enflammé, depuis les jambes jusqu'au dos. On en pleurerait ! J'étais infiniment heureuse de le voir confortablement installé dans son lit après son bain. Après avoir reçu du précieux lait maternel.
Une petite heure de bavardage avec Bethli [Elisabeth Eidenbenz], Gret et Bettina. Puis j'ai pris congé de plusieurs femmes que j'ai connues comme mères malheureuses au camp et qui se sont mises à revivre ici."

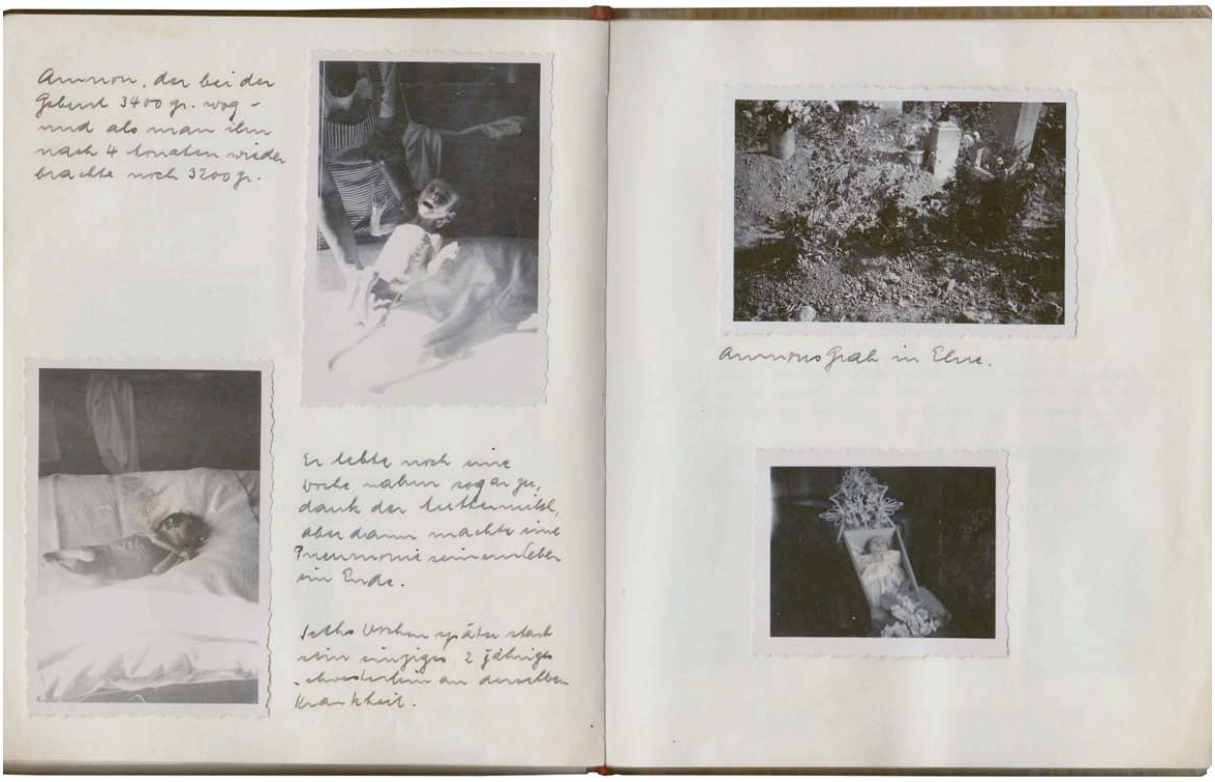
Friedel Bohny-Reiter, Journal de Rivesaltes 1941-1942, trad. de l'allemand par Michèle Fleury-Seemüller, Genève 1993, p. 42.



Rapport d'Elisabeth Eidenbenz du 8 février 1943

" Nos bébés nous ont donné plusieurs fois des soucis l'été passé. Malgré un poids assez normal, ils ont très peu de résistance. Ils attrapent facilement une maladie et se défendent mal.
La chaleur excessive et l'alimentation artificielle ont provoqué des infections intestinales très graves parmi les nourrissons, favorisées par le manque de résistance. La maladie s'annonçait par des vomissements et de la diarrhée accompagnée de fièvre.
Malgré tous nos efforts pour lutter contre la maladie avec du sérum, des laits spéciaux de Suisse et du lait de mère, nous n'avons pas réussi à sauver tous les enfants malades. Quatre tous petits, deux jumelles et deux prématurés n'ont pas résisté à la maladie.
En même temps nous avons eu trois enfants avec des broncho-pneumonies, heureusement ces enfants se sont tous bien remis. Ils passent l'hiver dans une de nos colonies en Haute-Savoie pour profiter de l'air de la montagne.
Les autres enfants, presque tous venus du camp de RIVESALTES ont fait beaucoup de progrès. Nous avons passé une longue période de beau temps et nous en avons profité pour promener les enfants tous les jours. Ils ont tous des couleurs superbes, ont bien augmenté de poids et aussi ils sont beaucoup plus vifs. Il y en a quelques-uns qui ont subi un très grand changement. Voilà par exemple JULIO qui est venu chez nous au mois de juillet. Il avait juste un an, mais ne pesait même pas 6 kg. Son corps était un petit squelette, il était plein de furoncles et ses yeux étaient tellement tristes qu'on ne pensait pas du tout que c'étaient ceux d'un enfant. On avait beaucoup de peine à le faire manger et pendant des semaines on ne voyait aucune amélioration. Mais depuis quelques mois, il a très bon appétit, ses membres sont devenus bien ronds; il a un sourire si gentil et ses yeux brillants sont comme un merci pour tout ce qu'on a fait pour lui. "

ETH Archiv für Zeitgeschichte, Nachlass Elisabeth Eidenbenz, VE 4.



„Aronson qui pesait 3400g à la naissance, et lorsqu'on nous le rapporta 4 mois plus tard, plus que 3200g.
Il vécut encore une semaine, prit même du poids grâce au lait maternel, mais une pneumonie mit fin à ses jours.
Six semaines plus tard son unique soeur de deux ans mourra de la même maladie.
La Tombe de Aronson à Elne"

Rapport d'Elisabeth Eidenbenz du 8 février 1943

"Depuis que la Maternité a ouvert ses portes, nous avons passé différentes phases. Au début c'était uniquement des femmes espagnoles, internées dans les camps de SAINT-CYPRIEN et D'ARGELÈS qui venaient accoucher chez nous. En été 1940, après la retraite du Nord, aussi beaucoup de femmes françaises, belges et italiennes étaient accueillies. En hiver 40/41, les camps étaient de nouveau plein parce que tous les Espagnols qui avaient travaillé dans toute la France étaient de nouveau internés. Aussi les Polonais et les Alsaciens étaient maintenant dans les camps. Ces mois-là nous avons eu plus de travail que jamais.

La maison était toujours occupée jusqu'au dernier lit et nous étions obligés de renvoyer les femmes quinze jours après leur accouchement malgré qu'elles avaient bien besoin de se remettre d'avantage. Tous ces mois d'hiver nous avions 25 accouchement par mois.

L'année 1942 a de nouveau apporté des changements pour nous. La plupart des Espagnols étant en zone occupée ou embauchés dans des Compagnies de Travailleurs il n'y avait plus autant de femmes enceintes au camp. La plupart de nos pensionnaires viennent maintenant du département. Les maris travaillent la terre et gagnent très peu pour entretenir leur familles.

Ces femmes sont en général mal nourries, sous-alimentées et très fatiguées. Grâce à un magnifique envoi de la maison SANDOZ à BÂLE nous pouvons donner du calcium à toutes les femmes enceintes. Elles ont bien besoin d'une suralimentation et de fortifiants parce que nous remarquons qu'elles sont très faibles. Presque aucune mère ne peut nourrir son enfant entièrement au sein et la convalescence après l'accouchement est ainsi plus longue. C'est bien compréhensible si on pense que les Espagnoles mènent une vie anormale depuis quatre ans, qu'elles ont passé dans des camps de concentration ou bien à la campagne avec très peu d'argent, dans des conditions très difficiles. Aussi les femmes israélites ont beaucoup souffert, peut-être encore plus moralement que physiquement surtout depuis le mois d'août où elles vivaient dans la peur d'être déportées et d'être séparées de leur famille.

Depuis le mois de février nous avons réservé 10 à 15 places pour les femmes malades et sous-alimentées du camp. Ces arrivées étaient toujours très émouvantes. Souvent ces femmes avaient à peine la force de se tenir debout. Les premiers jours la plupart d'entre elles devaient garder le lit. Elles étaient émues de se voir dans un endroit propre, devant des plats pleins et entourées d'une atmosphère de sympathie et compréhensive. Leur état de santé s'est beaucoup amélioré. Il y a des femmes qui ont augmenté jusqu'à 14 kg et toutes ont repris de bonnes couleurs.

Autant que physiquement, elles ont besoin d'une aide morale. Les longues années dans les camps ne passent pas sans laisser de traces. Au début encore, chacun avait l'espoir de bientôt rentrer chez soi. Maintenant cet espoir a disparu et en plus les difficultés ont encore augmenté.

Beaucoup ont perdu la famille, d'autres sont séparées de leur mari et de leurs enfants depuis longtemps et bien des familles se sont défaites à jamais sous ces circonstances.[…]

Nous avons eu 94 naissances dans l'année 1942 et dès le début de la maternité, nous avons atteint 477 naissances dont 264 garçons et 213 filles - 51 femmes sous-alimentées ont repris leurs forces au courant de l'année passée et 115 enfants, 59 en 1942 ont été accueillis. "

ETH Archiv für Zeitgeschichte, Nachlass Elisabeth Eidenbenz, VE 4.

Rapport d'Elisabeth Eidenbenz du 16 juin 1943

" L'année 1943 a amené plusieurs changements dans la vie de la Maternité. Le nombre de femmes enceintes a augmenté considérablement et par conséquent nous avons plus de bébés. Depuis quelques mois nous avons pu obtenir l'autorisation de recevoir les femmes enceintes du camp de Gurs et actuellement il y a une dizaine de femmes qui sont là pour un séjour de trois à six mois.

Comme la situation devient de plus en plus dure, nous recevons aussi beaucoup de demandes de femmes qui sont libres. Parmi celles-ci il y a maintenant aussi un assez grand nombre de Françaises, des femmes réfugiées et nécessiteuses.

De 50 femmes que nous avons reçues depuis janvier il y a 24 Espagnoles, 12 Françaises et 14 de nationalités diverses. Les gens du pays sont très contents de ce fait malgré qu'on a jamais refusé les Françaises. Comme on évacue les villages tout près de la mer, Elne reçoit beaucoup de réfugiés. Cela va certainement encore augmenter notre travail.

L'état de santé des femmes est toujours moins bien. Ce sont maintenant celles du camp qui sont plus fortes et mieux portantes que celles qui vivent sur leur propre compte. "

ETH Archiv für Zeitgeschichte, Nachlass Elisabeth Eidenbenz, VE 4.

Rapport d'Elisabeth Eidenbenz du 15 mars 1944

" Pendant toute l'année 1943 nous avons toujours hébergé une trentaine de femmes et une trentaine d'enfants. Quelque fois toutes les femmes venaient ensemble, et il nous arrivait d'avoir tous les lits occupés même ceux des visites. 107 enfants sont nés dont 59 garçons et 48 filles.
Trois femmes ont été envoyées à l'hôpital. Pour une femme il fallait l'intervention du docteur à la Maternité. Toutes les autres ont accouché dans des conditions normales. Dans la section Pouponnière nous avons toujours une dizaine d'enfants qui restent très longtemps parce que les mères ne se trouvent pas dans une situation de pouvoir garder leurs enfants chez elles. Les autres places sont réservées aux enfants malades ou convalescents qui nous sont envoyés des environs et de Toulouse et aux enfants qui viennent accompagner leur mère quand celle-ci doit accoucher.

La plupart des femmes font un séjour de deux mois. C'est cependant très irrégulier. Il y a des femmes qui viennent seulement à la fin de leur grossesse et rentrent aussitôt que possible après. Surtout si elles ont des enfants en bas âge qu'elles doivent laisser à la charge du mari ou d'un enfant aîné, elles ont hâte de retourner chez elles n'étant pas

très rassurées. Nous regrettons beaucoup la Pouponnière de Banyuls qui gardait souvent ces enfants [la Pouponnière de Banyuls a fermé fin 1942]. Si la mère ne se remet pas si vite ou si l'enfant est trop petit (nous ne le laissons partir que s'il pèse trois kilos et se porte bien), elles doivent s'arranger d'une façon ou d'une autre. L'expérience nous a montré que souvent il arrivait des accidents si les enfants sortaient trop tôt. Si la situation à la maison le permet, les mères sont toujours très contentes de pouvoir se remettre complètement. […]

L'état de santé des femmes est sensiblement inférieur à celui de l'an dernier. Les femmes sont presque toutes très fatiguées, anémiques et souvent sous-alimentées. Mais ce qui a changé le plus, c'est l'état moral des femmes. Presque toutes se trouvent dans une situation assez difficile et toutes les peines dépassent souvent leurs forces.

Il y a cinq ans que les Espagnoles ont dû quitter leur pays, qu'elles vivent une vie anormale, séparées de leur famille, souvent aussi du mari, loin de leur pays, bien qu'accueillies en France, toujours considérées comme réfugiées. Les premières années elles ont toujours eu l'espoir de rentrer bientôt chez elles mais de plus en plus cet espoir fait place au découragement, à la lassitude et à l'apathie. Souvent les femmes n'ont même plus la possibilité de garder leurs enfants chez elles et c'est ce qu'il y a de plus triste pour une vraie mère. Le fait d'être séparée du mari porte toutes les conséquences imaginables et inévitables.

Pour les femmes françaises, la situation n'est pas beaucoup mieux. Tant d'hommes sont partis en Allemagne et ont laissé leur femme et leurs enfants sans appui moral. Une séparation est possible pour quelques mois mais si cela dure des années, la vie de famille peut vraiment être ruinée pour toujours. Pour ceux qui peuvent rester ensemble, il se pose d'autres problèmes : le ravitaillement avec toutes les difficultés, le gain du père qui ne suffit pas pour les prix trop élevés ou pour acheter les denrées qui ne sont trouvables qu'au marché noir ; l'évacuation [des zones côtières] avec toutes ses conséquences, la peine de laisser [derrière soi] tout ce qu'on a réalisé et à quoi on est attaché.

La situation la plus triste est celle des Israélites. Toujours poursuivis, toujours dans la peur d'être arrêtés, on ne peut pas s'imaginer cette vie que si on vit avec ces gens et ressent toute la peur avec eux. Plusieurs fois nous avons eu la police allemande chez nous et encore des semaines après, cette atmosphère de panique a duré. Est-ce qu'on peut seulement s'imaginer ce que ça représente, de ne jamais dormir tranquillement, ne pas oser sortir de la maison, voir derrière chaque personne un espion ou quelqu'un qui vous veut du mal et enfin ne pas pouvoir lutter pour se défendre, attendant seulement ce qui arrivera, tremblant et résigné ?

Voilà seulement une toute petite échappée de lumière des milieux desquels sortent nos protégés. Les conséquences sont un état de démoralisation, d'apathie et de résignation, manque d'intérêt pour n'importe quoi, manque d'élan pour entreprendre un travail.

Dans cette situation on peut se rendre compte que les mères ne sont pas toujours enchantées d'avoir un enfant. Elles ne voient pas comment l'élever, les soucis et les tourments étant souvent plus grands que le bonheur d'être mère. L'influence des autres mamans, la joie de voir les progrès et enfin le sentiment naturel entre mère et enfant dominent presque toujours le désespoir. Mais il faut beaucoup de temps et de patience et nous n'arrivons pas toujours à avoir une bonne relation entre la maman et le bébé.

Ce qui nous frappe beaucoup, c'est que quelques femmes préfèrent de rentrer au camp au lieu d'être libérées. Ce n'est pas parce qu'elles n'ont pas souffert derrière les fils de

fer barbelés, mais elles ont tout simplement peur de la réalité, peur des difficultés qui les attendent et auxquelles elles ne sont plus habituées. Elles ne se sentent plus la force de lutter, elles ne savent plus ce que c'est de vivre, rien que de végéter, de laisser faire, sans prendre soi-même initiative et responsabilité.

L'état moral des femmes pèse énormément sur nous. Devant nos yeux nous voyons se perdre les valeurs humaines les plus grandes sans pouvoir ne rien faire.
Comment faire face à tous ces problèmes sans désespérer et sans perdre patience ? Comment aider toutes ces victimes de la guerre, les encourager leur donner la force morale pour affronter la vie ? D'où prendre les forces pour qu'une mère puisse remplir, en ces circonstances difficiles, son devoir envers ses enfants ? Comment leur faire accepter de la confiance, de la foi qui pourrait les aider à supporter leur vie si difficile ?

L'aide matérielle peut devenir peu à peu une aide morale. Les femmes peuvent attendre au calme et au repos leur délivrance. Elles ont la sécurité que l'enfant qu'elles doivent mettre au monde sera bien soigné et nourri les premières semaines et qu'elles peuvent reprendre elles-mêmes des forces avant de rentrer chez elles. L'état de santé étant meilleur, l'état moral s'en ressent. Elles peuvent oublier un peu leurs peines et sont éloignées de tous les soucis de cette vie de privations et de tourments.
Les femmes des camps sont reconnaissantes de voir qu'on a confiance en elles et qu'elles ne sont pas traitées comme des sujets indésirables. En voyant qu'il y a encore un peuple qui ne les a pas oubliées et qui veut les aider de son mieux, la confiance envers les Hommes est fortifiée. Lorsqu'une femme doit rentrer à la maison avec son enfant, elle se sent un peu plus courageuse et affronte la vie avec plus de calme et de certitude. […]

La plupart des femmes, à peu près les trois quarts viennent du département, les autres de tous les coins de la France, souvent d'assez loin. Deux tiers sont des réfugiées, les autres des femmes françaises qui sont dans des situations bien difficiles aussi. Un tiers des femmes sont des Espagnoles, un tiers des Françaises et le reste des femmes de toutes les nationalités. […]

Les mères ont leur journée assez remplie. A sept heures, elles donnent la première tétée et terminent ensuite leur toilette jusqu'à l'heure du petit déjeuner. Sous l'instruction d'une infirmière, elles apprennent à soigner leurs enfants, à les laver et les soigner. C'est quelque chose de très important de pouvoir montrer aux jeunes mères comment il faut donner les soins aux enfants. La plupart ne connaissent que très peu de la puériculture et elles profitent volontiers de l'occasion de faire un apprentissage chez nous. De plus en plus aussi les femmes reviennent après avec leurs bébés pour les peser et pour demander des conseils pour la nourriture. "

ETH Archiv für Zeitgeschichte, Nachlass Elisabeth Eidenbenz, VE 4.

Lettre d'Elisabeth Eidenbenz à Maurice Dubois du 9 novembre [1940]

" Je ne crois pas du tout que c'est possible qu'il y ait des personnes au camp [d'Argelès] qui ne connaissent pas notre distribution, en tout cas pas au camp des femmes. S'il y a tous les jours pendant une heure au moins 800 enfants qui font la queue devant la goutte de lait, qui se trouve à côté du bureau espagnol et au milieu du camp, il ne faut pas me faire croire qu'il y ait des personnes qui ne savent pas ce que c'est. Et je ne crois pas non plus, qu'il y ait des enfants au camp qui ne participent pas à la distribution puisque c'est du bureau même qu'on leur donne un papier quand ils entrent au camp. "

ETH Archiv für Zeitgeschichte, Nachlass Elisabeth Eidenbenz, VE 5.

Lettre d'Elisabeth Eidenbenz à Maurice Dubois du 28 novembre [1940]

" Je crois que nous pourrons prendre tous les enfants jusqu'à 6 mois dans nos baraques. Je resterai pour quelques jours au camp [d'Argelès] jusqu'à ce que tout soit un peu en ordre. Nous recevrons les vivres sans les cuire, on fera la cuisine seulement pour les 40 femmes. Il résultera toujours mieux que pour 4000 personnes. De temps en temps je pourrai aussi donner quelques légumes ou de petites choses de la Maternité. C'est un peu difficile d'accélérer le travail et d'insister sur les réparations, parce qu'il y a un grand travail à faire au camp maintenant. Le camp des femmes était changé et un jour plus tard seulement, les femmes de Bram sont arrivées. Le camp est très abandonné et rien n'est encore organisé. Il n'y a pas de lits, pas de paille, la plupart dorment encore sur le sable. Heureusement il y a un bon chef qui a beaucoup d'intérêt et beaucoup d'autorité. "

ETH Archiv für Zeitgeschichte, Nachlass Elisabeth Eidenbenz, VE 5.

Lettre d'Elisabeth Eidenbenz à Maurice Dubois du 14 janvier 1941

" J'ai été au camp la semaine passée et j'ai dû [fournir] un grand travail. Pour tout ce qu'il faut faire et pour les possibilité qu'on nous donne, il [faudrait] avoir une personne au camp, comme Elsbeth [Kasser] est à Gurs. Nous avons écrit à Zuerich pour essayer, si la sage-femme qui doit remplacer Edith au mois de mars, pourrait venir déjà pour février. En ce cas Edith peut rester pour un mois à Argelès. "

ETH Archiv für Zeitgeschichte, Nachlass Elisabeth Eidenbenz, VE

Rapport d'Elisabeth Eidenbenz du 27 octobre 1941.
" La préparation du premier convoi d'enfants pour Banyuls."

" Ayant reçu plusieurs lettres des anciennes pensionnaires de la Maternité me priant de faire quelque chose pour leurs enfants qui souffraient terriblement sous la chaleur, je demandais au docteur L. l'autorisation de venir moi-même au camp [de Rivesaltes] pour parler avec les mamans. J'y allais donc le 12 juillet et toutes les mères venaient me montrer leurs enfants.
Ceux qui étaient nourris au sein avaient en général très bonne mine, avaient bien augmenté depuis leur départ de la Maternité et semblaient être de très beaux bébés. Il y avait une énorme différence avec ceux qui étaient alimentés au biberon. Parmi eux il y avait des véritables squelettes, des enfants qui ne supportaient pas le lait qu'on leur donnait. Plusieurs mères avaient déjà perdu leurs petits.
Je leur disais que nous avions une maison pour recevoir ces enfants et s'il y avait une qui s'intéresserait à nous confier le sien, je voudrais bien l'inscrire. Il y en avait environ une dizaine qui me donnaient les noms aussitôt. Il y avait même quelques-unes qui ne voulaient plus donner le sein pour pouvoir les envoyer à Banyuls. Une femme préférait garder le sien près d'elle malgré qu'il était très malade. […] Jusqu'à ce que tout fut réglé, on perdait encore quelques jours, et c'était seulement le 18 juillet que les 12 enfants arrivaient à la Pouponnière. "

ETH Archiv für Zeitgeschichte, Nachlass Elisabeth Eidenbenz, VE 4.

Rapport d'Elisabeth Eidenbenz du 9 juin 1942

" La cachexie bat son plein dans les camps de concentration. Par groupes, sur 15 places, la Maternité Suisse offre un stage aux femmes dans cet état. Au cours du mois de mai a eu lieu le départ d'un groupe et l'arrivée d'un nouveau contingent. Les femmes du groupe qui vient de partir étant arrivées dans un lamentable état d'affaissement et d'amaigrissement sont parties avec une notable amélioration de leur état de santé et avec une augmentation de leur poids oscillant entre 8 et 10 kilos. Nous nous occupons aussi de les placer dans les travaux domestiques chez les particuliers ayant jusqu'à présent réussi dans certains cas. "

ETH Archiv für Zeitgeschichte, Nachlass Elisabeth Eidenbenz, VE 4.

Rapport d'Elisabeth Eidenbenz du 15 mars 1944

" Quant aux enfants, nous remarquons aussi des différences assez considérables. Le poids des nouveau-nés est presque toujours inférieur à trois kilos et très souvent en dessous de deux kilos et demi. Mais ce que nous constatons surtout, c'est que les enfants ont moins de résistance. Ils attrapent facilement une maladie et ont peu de force pour résister. Malgré ce fait nous n'avons pas eu plus de décès que les années précédentes. Grâce aux grands efforts des infirmières ainsi qu'à une nourriture abondante, les mères peuvent presque toutes nourrir leurs enfants au sein. De cette façon nous avons moins de ´complications`, les enfants reçoivent plus de réserves et aussi les mères ont une relation plus intime avec leurs petits.
Parmi les 70 ´grands`enfants que nous avons reçus au cours de l'année, il y avait une grande partie qui était dans un état lamentable. En été, nous avons reçu plusieurs enfants avec des entérites très graves, d'autres amaigris et rachitiques. Sauf dans un

cas, tous se sont bien rétablis et se portent bien maintenant. Mais il fallait des mois jusqu'à ce qu'ils puissent supporter une alimentation normale et qu'on voyait des progrès.
Souvent aussi les enfants nous arrivent avec un poids normal et paraissent bien portant. Mais ils sont mal nourris, des fois au biberon jusqu'à un an et demi, sans avoir mangé des légumes et des fruits. Le changement de milieu suffit pour provoquer les conséquences de cette alimentation insuffisante et peu variée. Les mères ne savent pas assez ce qui convient à leurs enfants et ont peur de faire quelque chose de nouveau et de lutter contre la tradition. Il y a même des docteurs dans la région qui font supprimer le lait maternel - " parce qu'il n'est pas bon " - pour le remplacer par du lait concentré quand un enfant est malade pour une toute petite raison.
Peu à peu nous acquérons la confiance des personnes venues chez nous et les mères reviennent souvent pour demander des conseils et pour montrer leur bébé. "

ETH Archiv für Zeitgeschichte, Nachlass Elisabeth Eidenbenz, VE 4.

Témoignage de Remedios Oliva Berenguer, réfugiée espagnole, internée au camp de Saint-Cyprien

" J'étais à peine rétablie de mon rhume quand on nous annonça que la maternité était prête, et le départ pour ceux qui devaient l'inaugurer était prévu pour la semaine qui suivait, c'est-à-dire pour le début décembre [1939].

Cette bonne nouvelle nous enleva la grande inquiétude d'accoucher dans un baraquement, et d'exposer ensuite notre bébé à la difficile vie du camp en plein hiver, d'un hiver qui s'annonçait déjà rude. […]
Je partis vers les quatre heures de l'après-midi. Nous étions huit dans cette fourgonnette qui nous menait à Elne. Huit futures mamans, qui disions au revoir à notre famille sans pouvoir retenir nos larmes.
Elne n'est pas loin de Saint-Cyprien, mais au début décembre les jours sont très courts, et nous sommes arrivés à destination à la nuit.

On put se rendre quand même compte que c'était une belle résidence, style petit château moderne, placée au fond d'une grande propriété. L'entrée avait un perron avec un escalier de chaque côté.

Nous fûmes reçues très gentiment par la directrice. […] Cela nous réchauffa le cœur, et dès que nous entrâmes nous restâmes extasiées. Là il y avait un hall immense avec quatre grandes tables toutes simples et des bancs. Cette pièce allait être notre salle à manger. Mais ce que nous vîmes surtout, ce fut une grande cheminée avec des bûches qui brûlaient. Nous étions transies de froid, et il y avait tellement longtemps que nous n'avions pas senti la chaleur du feu que ce fut extraordinaire. […]

On nous accompagna aux chambres au premier étage. La maison comprenait le rez-de-chaussée plus deux étages. On nous fit visiter rapidement en nous montrant ce qui devait être la salle pour les bébés ainsi que la salle d'accouchement. Les jours suivant ils attendaient d'autres futures mamans qui se trouvaient dans des refuges des environs. […]

La maison était superbe, mais elle avait été louée vide et ils n'avaient mis que l'indispensable : dans les chambres des lits de camp et dans la salle à manger, quatre grandes tables en bois blanc, des bancs et quelques chaises. […] Au sous-sol il y avait une immense cuisine avec un monte-charge qui arrivait à l'office à côté de la salle à manger. "

Remedios Oliva Berenguer, Exode, p. 30-33.

Témoignage de Rubén Oliva, mars 2009

" Être fils de réfugiés espagnols, était pour un enfant, une situation bien particulière.Jusqu'à 21 ans, mon nom était : Rubén OLIVA Berenguer. Quand j'ai dû opter pour la nationalité française, le nom de ma mère disparut de ma carte d'identité et des divers papiers, ainsi que la mention : " fils de réfugiés espagnols ".

La première langue que j'entendais était le catalan, puis le français. Avec les amis de mes parents qui nous rendaient visite, j'ai parlé aussi l'espagnol sans m'en rendre compte. Je n'ai pas eu de difficultés pour l'apprentissage du français, bien qu'à la maison on n'employait que le catalan.

Ce qui créait en moi beaucoup d'émotions était le fait d'être seul fils d'exilés pendant toute ma scolarité. Personne pour partager une expérience vécue pourtant par des milliers d'enfants. Je n'ai eu à me plaindre d'aucun rejet. Cependant, lorsqu'on évoquait l'Espagne, mon cœur battait si fort que parfois je perdais tout contrôle et mon visage était en feu.

Je savais à peine ce qu'était la Guerre Civile Espagnole et la Retirada. On ne l'étudiait ni en histoire ni en classe d'espagnol, ni même en Faculté.

J'avais surtout une conscience très nette des misères subies par mes parents et de terribles scènes : le pain jeté un jour, par des soldats français, depuis des camions, à un peuple qui avait faim mais ne voulait pas perdre sa dignité. Avec ces pains, jetés à la volée, à des hommes, comme on ne le ferait pas à des animaux, une autre scène, mille fois imaginée : celle des spahis à cheval, chargeant une foule qui ne comprenait rien à leurs cris furieux ; mes grands- parents, mes parents, devant ces chevaux dressés … J'ai su plus tard que ces cavaliers ignorants devaient donner simplement l'ordre de démolir les tentes de fortune et laisser la place pour la construction de baraques en planches.

Je n'ai connu que les grands-parents du côté de ma mère. Ma grand-mère est morte en 1943, usée par son séjour aux camps. Mon grand-père y avait perdu la vue, lui, me racontait beaucoup d'épisodes. Mais rien de la Retirada, ni des camps -

De mon père, j'ai su qu'il conduisait un camion dans l'armée républicaine. Il ravitaillait le front du côté de l'Aragon. Une chance : il n'a jamais tiré un coup de fusil. Des camps, peu de choses : que les gens au début " mouraient comme des mouches " … d'avoir bu l'eau de mer à peine filtrée des déjections. Et, plus tard, qu'on avait créé des sortes d'écoles où ils allaient apprendre un peu d'histoire d'Espagne, un peu de français (mais ils pensaient retourner bien vite en Espagne !), des chansons anti-franquistes et quelques poèmes qu'ils récitaient encore. Moment de calme relatif, malgré les mauvaises nouvelles des guerres, malgré l'enfermement et la misère.

Quand je suis né à la Maternité d'Elne, mon père devait rejoindre une Compagnie de Travail qui le payait 50 centimes par jour. J'avais été impressionné quand il expliquait qu'il mangeait l'herbe des chemins. Mon père est mort à 62 ans des suites d'une silicose contractée dans les mines de charbon où il a travaillé pendant la guerre.
Ma mère, elle, racontait beaucoup plus de choses de la Retirada et surtout des 15 mois de camps. Je savais par elle la dureté de vie de ces mois, le froid, la faim, l'hygiène déplorable, les maladies les crises de folie, les tentatives d'évasion, l'attitude des gardiens, du public extérieur qui venait les voir à travers les barbelés …
Elle évoquait aussi la figure d'Elisabeth Eidenbenz (dont le nom figure, joliment calligraphié, sur mon extrait de naissance), et son visage s'illuminait d'un sourire. Le Château a été un lieu que je réinventais, avec ses orangers et ses citronniers, les neiges

du Canigou et l'accueil si humain, les soins, la nourriture que ma mère avait reçus. Déjà enfant, j'étais fier de mon Château coiffé de sa verrière. Là, on m'avait fait naître, on m'avait soigné, aimé. Mon père avait même pu me voir un moment.
Tout le reste était misère et rejet.

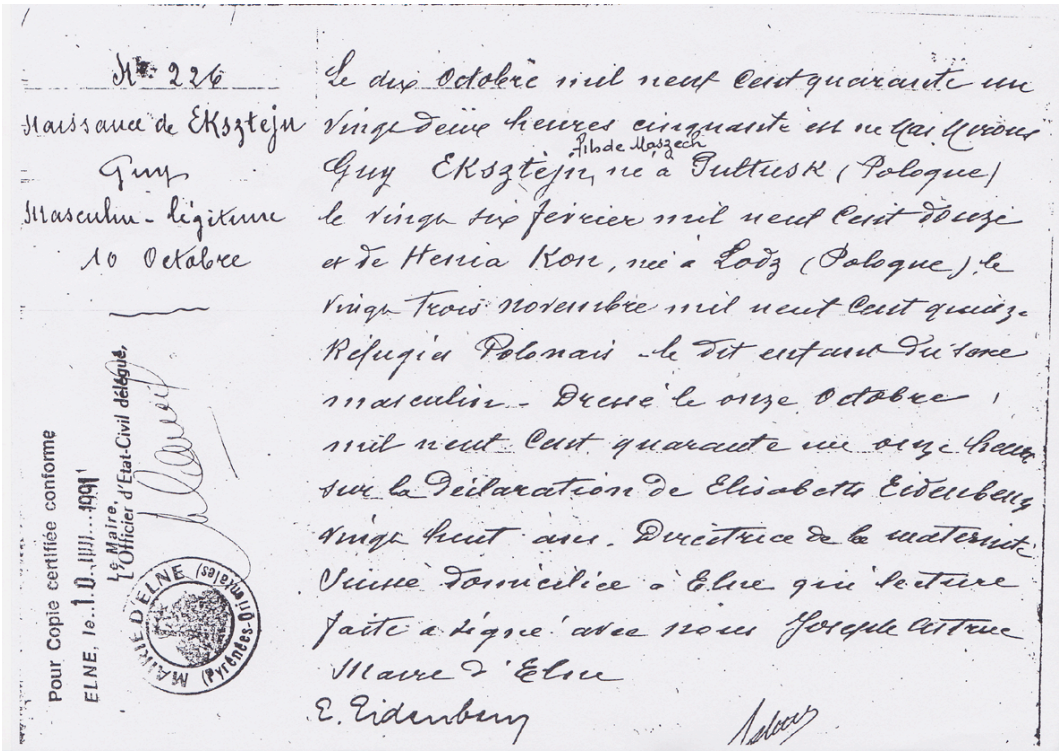
Cette Maternité que j'ai revue il y a peu d'années m'est apparu comme un château de songes. Et j'ai vécu longtemps avec un étrange héritage d'images de choses que je n'avais pas vues.
Ma mère a écrit un témoignage de son départ de Badalona jusqu'à la sortie des camps. Ces souvenirs si précis et vivants m'ont beaucoup appris.

Il y a ce nécessaire travail de documentaires, films, articles, livres, commentaires … sur la Retirada et les camps français, mais rien n'efface cette blessure venue de ce passé -

Il m'a souvent été intolérable que mes parents aient vécu ce qu'ils n'auraient jamais dû vivre.
Leurs témoignages sont irremplaçables pour les historiens et pour nous tous qui devons savoir ce qu'a été le Franquisme et ses alliés : Fascisme et Nazisme.

Une consolation. Les trois langues que je connais : français, castillan et catalan, et leurs littératures, leurs cultures sont une richesse dont au moins rien ne pourra me déposséder.
Je suis le onzième enfant sur 597 nés à la Maternité d'Elne. Et sans elle, je serais mort comme la plupart des nouveau-nés dans les camps. "

Témoignage de Guy Eckstein, avril 2009



N° 226
Naissance de Ekszteyn
Guy
Masculin - légitime
10 Octobre

Le dix Octobre mil neuf cent quarante un
vingt deux heures cinquante et une Guy
Guy Ekszteyn, fils de Maszech, né à Pultusk (Pologne)
le vingt huit février mil neuf cent douze
et de Henia Kon, née à Lodz (Pologne), le
vingt trois novembre mil neuf cent quinze.
Réfugiés Polonais - Le dit enfant du sexe
masculin - Dressé le onze Octobre
mil neuf cent quarante un onze heures
sur la Déclaration de Elisabeth Eidenbenz
vingt huit ans. Directrice de la maternité
Suisse Domiciliée à Elne qui lecture
faite a signé avec nous Joseph Astruc
Maire d'Elne
E. Eidenbenz

Pour Copie certifiée conforme
ELNE, le 10 JUIL. 1991
Le Maire,
L'Officier d'Etat-Civil délégué,
MAIRIE D'ELNE (Pyrénées-Orientales)

Mon destin a croisé celui d'Elisabeth Eidenbenz quand mes parents, réfugiés polonais en Belgique, ont fui l'avancée des troupes nazies en espérant pouvoir gagner l'Espagne par Perpignan. Ma mère était enceinte et il lui fut fortement déconseillé d'aller accoucher à l'hôpital de Perpignan de crainte qu'elle n'y soit pas acceptée ou qu'elle soit dénoncée en tant que juive et envoyée avec son bébé dans un camp.

Elle entendit parler de la maternité suisse d'Elne, où je suis né le 10 octobre 1941. Ma mère et moi sommes restés environ six mois à la maternité, tandis que mon père était caché à Thuir (situé à 15 km d'Elne). Afin de lui permettre d'échapper à la déportation, des paysans de cette ville, Juju et Tétin Capdet, acceptèrent, au péril de leur propre vie, de lui donner refuge clandestinement dans leur maison. Sa cachette se trouvait au-dessus d'une étable, dans un grenier à foin.

Après la guerre, mes parents retournèrent en Belgique. Ils entreprirent de retrouver la trace de leur bienfaitrice suisse, en vain. Chaque année depuis 1946, j'accompagnais mes parents pour rendre visite à la famille Capdet à Thuir et me " recueillir " au château de ma naissance. Après mes études, je suis parti à Madagascar pour les Nations Unies et plus tard, j'ai été transféré à Genève, où je vis actuellement.

En 1991, je me suis rendu avec ma femme et mes trois enfants à Elne. J'y ai obtenu de la Mairie la copie de mon acte de naissance original, lequel était co-signé par " Elisabeth Eidenbenz, vingt-huit ans,directrice de la maternité suisse, domiciliée à Elne ". C'est alors que je décide de la retrouver.

La Mairie d'Elne et à la Croix-Rouge Suisse à Berne m'indiquèrent qu'elle était probablement décédée. Dans mon for intérieur, je voulais absolument qu'elle soit encore en vie. J'ai poursuivi avec obstination mes recherches. J'ai finalement pu me procurer un numéro de téléphone en Autriche d'une " certaine Mme Eidenbenz ". Au mois d'août 1991, j'ai appelé ce numéro ne sachant pas qui j'allais trouver au bout du

fil. Quel ne fut pas mon bonheur de découvrir enfin qu'elle était vivante et résidait à Rekawinkel, un petit village de la forêt viennoise en Autriche. Elle m'a demandé mon prénom, et lorsque je le lui ai donné, elle m'a indiqué qu'il n'y avait qu'un seul enfant qui s'appelait Guy né à la maternité. Elle ne comprenait pas pourquoi je désirais la voir. Après quelques jours, je lui ai téléphoné à nouveau et elle m'a dit qu'elle était prête à me " revoir ". J'avais alors 50 ans, elle en avait 78.

De Vienne à Rekawinkel, j'ai pris le train. Comme j'étais la seule personne qui soit descendue dans cette petite gare, il n'a pas été difficile de nous " retrouver ". Mme Eidenbenz, qui à l'époque conduisait encore sa voiture, m'a amené dans sa maison située dans la montagne. Sur la table de sa salle à manger, un de ses albums de photos était ouvert à la page où se trouvait une photo avec la simple légende " Guy ".

Elle m'a tout de suite interrogé au sujet de mes parents pour savoir s'ils avaient échappé à la déportation. Moi je lui ai demandé si elle se rendait compte que c'était grâce à elle que j'étais en vie. Je me rappelle très bien sa réponse : "absolument pas, j'ai fait ce qu'il fallait faire, je l'ai fait du mieux que j'ai pu, c'était nécessaire d'aider les opprimés, les gens poursuivis". Il ne m'est pas possible de relater dans le détail cet événement, car les sentiments qu'il m'a inspirés sont indicibles. Au-delà de la chaleur qui s'est échangée, je retiens néanmoins le souvenir prégnant d'une femme habitée par une immense compassion et le respect d'autrui.

Lorsque j'ai retrouvé Mme Eidenbenz, j'ai découvert l'existence d'un véritable trésor historique que représentent ses albums de photos, mais j'ai surtout fait la connaissance d'une personne au parcours humanitaire hors du commun.

Témoignage de Raoul Rodriguez, mars 2009

" Mes parents vivent tous les deux à Madrid lors de la victoire du Front Populaire en Espagne en février 1936. Mon père a 20 ans, ma mère 24. Ils ne sont que fiancés à ce moment-là. Bien que d'origine modeste, mon père a obtenu un poste de fonctionnaire au Tribunal Suprême de Madrid. Ma mère, illettrée à l'époque, fait des ménages dans les familles aisées. Leur appartenance aux couches populaires les amène à embrasser d'emblée les idéaux de la République et à soutenir le gouvernement issu du Front Populaire.

C'est donc en toute logique que, dès l'annonce du coup de force militaire en juillet 1936, mon père se met au service de la République et de son gouvernement en participant en premier lieu à l'organisation de la défense de Madrid, laquelle, comme on le sait, sera la dernière ville d'Espagne à tomber entre les mains des " nationaux ", c'est-à-dire les fascistes espagnols, vainqueurs in fine grâce au généreux appui d'Hitler et de Mussolini.

Très rapidement, et une fois la défense de Madrid consolidée, mon père se porte volontaire pour les fronts les plus chauds, comme Albacete, Teruel, Belchite, l'Ebre et d'autres encore que j'ai oubliés. A la tête d'une unité de DCA et d'une cinquantaine d'hommes, il termine " sa " guerre fin 1938, début 1939, à Monjuic, une colline qui domine Barcelone, une Barcelone bombardée et harcelée par les raids de l'aviation franquiste qu'il défend comme il peut de là où il a implanté sa batterie anti-aérienne. C'est ainsi qu'un jour, pendant des heures, il protège contre l'aviation insurgée l'entrée dans le port de Barcelone du dernier bateau chargé de républicains en provenance de Valence. Ce qu'il ignorait, c'est que dans ce bateau se trouvait sa propre femme, ma

mère donc, qu'il avait épousée à Madrid vers la fin de l'année 1937 au cours d'une rapide permission et qui venait le rejoindre.

Barcelone finit par tomber. Les troupes franquistes avancent rapidement et c'est bientôt l'exode de tout un peuple (la Retirada) vers différentes destinations du monde, mais surtout vers la France voisine. Après une première partie en camion jusqu'au pied des Pyrénées, mes parents franchissent à pied, comme des dizaines de milliers d'autres républicains, ce qu'il reste de chemin de montagne enneigée (nous sommes au début février 1939) pour atteindre la frontière française. Après avoir été dûment contrôlés et désarmés par la gendarmerie française, les hommes sont immédiatement acheminés vers le camp d'Argelès sur Mer (une grande plage entourée de barbelés) qui existe déjà depuis un certain temps, et les femmes, dont ma mère, sont conduites ailleurs, dans une sorte de dépôt ou maison de rétention (ma mère dira toujours qu'il s'agissait d'étables désaffectées). Là elle se rend rapidement compte que ce que cherchent les autorités françaises, déjà en complet accord avec l'Espagne de Franco, c'est à renvoyer toutes les femmes en Espagne sous la fallacieuse promesse qu'elles pourront s'y réinstaller sans que des représailles soient exercées à leur encontre. Ma mère, non seulement se méfie de cette stratégie de séduction (elle sait d'expérience à qui elle a à faire) mais elle n'a en outre aucune envie de quitter son mari qui, elle a fini par l'apprendre, se trouve à quelques kilomètres d'elle dans le camp d'Argelès. Avec quelques complicités, elle parvient à s'enfuir du train dans lequel elle avait déjà été mise de force pour son retour en Espagne et à rejoindre à travers champs avec deux autres compagnes le fameux camp où 150'000 Espagnols sont parqués à même le sable, seulement protégés par des couvertures et se gardant du vent et du froid en creusant des trous dans le sable, la couverture servant en quelque sorte de toile de tente. Et les mois passent, les réfugiés s'organisent comme ils le peuvent, dans la promiscuité, les parasites de tout poil, les épidémies, la faim, le froid ou l'extrême chaleur, conquérant parfois des petites avancées dans leurs conditions de vie dans le camp, harcelés par les gendarmes et les tirailleurs marocains et sénégalais affectés à la surveillance des camps, aidés tant bien que mal -notamment en denrées alimentaires- par la population civile compatissante.

Quelques mois après leur entrée à Argelès, mes parents sont conduits en tant que couple marié au camp voisin de Saint Cyprien où on avait aménagé des baraques en bois à leur intention. C'est dans ce camp qu'Elisabeth Eidenbenz, qui -entre autres activités- recensait les femmes enceintes dans les différents camps de la région Roussillon, entra en contact avec ma mère et en fit l'une des toutes premières mamans à inaugurer sa maintenant fameuse " Maternité d'Elne " créée pour enrayer la mortalité proche de 100% des bébés qui naissaient dans le camp dans les pires conditions d'hygiène et sans soins adaptés. Elle y entra en décembre 1939 et en ressortit deux mois après, une heureuse et confortable parenthèse dans sa vie d'internée de camp (qu'on appelait alors camp de concentration !). mais il fallait bien faire de la place aux autres mères en passe d'accoucher et quitter le havre provisoire de paix et de sécurité qu'était la Maternité. Ma mère repartit donc avec son nouveau né vers le camp d'Argelès cette fois, où une baraque avait été construite à l'intention des femmes qui venaient d'avoir un enfant. Les mères pouvaient donc continuer à être d'une certaine manière suivies par Elisabeth et son équipe hors de la maternité. Les conditions climatiques, l'environnement sanitaire déplorable, firent que ma mère et moi tombâmes sérieusement malades. Un séjour à l'hôpital de Perpignan nous permit de nous en sortir. Mon père, à peine ma mère admise à la Maternité, fut envoyé dans une brigade de travailleurs étrangers à des centaines de kilomètres du Roussillon. C'est encore l'équipe de la maternité qui se chargea de réaliser le départ de ma mère du camp, et le voyage lui permettant de rejoindre son mari là où il avait été envoyé. Dès ce moment-là commença pour mes parents une autre histoire dans un pays occupé par ceux qui

avaient déjà contribué à les chasser d'Espagne, l'armée nazie de Hitler. Cinq ans de guerre supplémentaires, cinq ans de misère et de privations, comme pour des millions de français d'ailleurs, avec en outre le problème de la langue et le fait d'être un émigré politique, un " rouge " de la guerre civile espagnole, et l'image très négative qu'en avait donné la majorité de la presse française pendant les presque trois ans du conflit. Mais ma mère et moi, grâce à la vigilance d'Elizabeth et à l'opportune et salvatrice création de sa Maternité d'Elne, avions échappé au pire (moi, sans doute à la mort) et sommes aujourd'hui toujours vivants. Ma mère, Margarita, a bientôt 97 ans, Elizabeth, toujours vivante également en a 96. "

Témoignage d'Anito Tropper, mars 2009

" Je m'appelle Anito TROPPER. Je suis né le 9 février 1943 à la maternité d'Elne alors que ma mère était détenue au camp de GURS et que mon père était déporté à Lublin Maidanek (Pologne).
C'est ainsi que je fus élevé et sauvé à la maternité d Elne aménagée par une jeune institutrice du SECOURS SUISSE AUX ENFANTS VICTIMES DE LA GUERRE pour mes frères et sœurs juifs et réfugiés espagnols. De ma naissance à mon entré à l'OPEJ (Organisation de protection des enfants juifs), je n ai que peu de souvenirs, nous étions très jeunes et ne comprenions pas tout ce qu'il se passait autour de nous.

Lorsque Frederic GOLDBRONN [réalisateur du film La Maternité d'Elne] m'a demandé de l'aider dans la réalisation de son film, j'ai moi-même appris beaucoup de choses sur mon enfance ainsi qu'au travers de chacun des témoignages que nous avons recueillis. Ma mère remariée après la guerre ne m'a jamais parlé de cette période et rien ne figure dans le dossier que j'ai pu récupérer dans les archives de l'institution. De plus les personnes pouvant me renseigner ont toutes disparues.

C est pourquoi je ne peux apporter plus d'ampleur à mon témoignage, mis a part que je suis imprégné d'un fort sentiment de joie quant a l'évocation de la maternité, des gens qui y ont séjournés et de tous le personnel éducatif et administratif qui a su s'occuper de nous, comme de leurs enfants et de faire de nous des hommes et femmes à part entière.

C est ainsi qu'en 1945, je fus transférés à l'OPEJ, dans la maison d'enfants de Rueil Malmaison, où j'ai été élevé jusqu'à mes 17 ans, où je me suis épanoui et où j'ai pris conscience de mon judaïsme ainsi que du poids que j'avais sur mes épaules : celui de perpétuer le nom de mon père ainsi que de me battre pour mon intégrité. J'y ai aussi appris la faim, les punitions, la rigueur, parfois les maltraitances, le manque d'expérience de nos moniteurs, les insultes antisémites à l'école communale, ou encore la vie en communauté. Ce ne fut pas tous les jours gai, j'en garde encore certaines images et souvenirs qui ne me sont pas agréables.

C'est pour cela, que je ne m attarderais pas sur mon enfance, j'ai mis mes mauvais souvenirs de côté pour ne penser qu'aux bons, cela m'a rendu plus fort, insouciant et j'ai pu devenir quelqu'un.
Désormais je suis grand-père de 5 enfants, j'ai moi-même 4 enfants, j'ai une vie très agréable, pleines de moments intenses et de joies, cela a été possible grâce au courage de toutes les personnes qui se sont investies dans le projet d'Elne et de l'OPEJ, c'est pourquoi je tiens à les remercier devant vous, à honorer leurs mémoires et à sanctifier leurs noms.

C'est un honneur pour moi d'être avec vous, de permettre de transmettre notre histoire, pour qu'elle ne tombe pas aux oubliettes et que les générations futures puissent apprendre du passé.

Merci à cette femme extraordinaire Elisabeth qui a refusé d'obéir à sa hiérarchie, elle qui voulait que les enfants nés dans la maternité ne soient pas renvoyés dans les camps. Cette femme exceptionnelle qui ne fut pas reconnue mais sanctionnée après la guerre, élevée à la dignité de JUSTE par l'Etat d'Israel.
Merci a Guy sans qui rien ne serait arrivé.

La Croix-Rouge Secours aux enfants et les enfants juifs

En août 1942, dans le cadre de la grande rafle de la zone sud, des enfants et du personnel juifs sont arrêtés dans différents homes du Secours aux enfants, notamment à La Hille (vous pouvez écouter à la colonne sonore le récit qu'en a fait Maurice Dubois en 1988) et à Saint-Cergues-les-Voirons. Grâce à l'action de Maurice Dubois et d'autres, ils sont libérés. Se sentant menacés, des adolescents de La Hille prennent la décision de fuir en Suisse et en Espagne.

En Suisse, le comité de la Croix-Rouge suisse Secours aux enfants veut entreprendre une action pour accueillir un certain nombre d'enfants juifs dont les parents ont été déportés ainsi que les enfants juifs menacés vivant dans les homes du Secours aux enfants. La question est discutée au plus haut niveau de la Confédération. Le Délégué du Conseil fédéral aux Œuvres d'Entraide internationale, Edouard de Haller, à la fois membre du comité de la Croix-Rouge suisse Secours aux enfants et conseiller de Marcel Pilet-Golaz, chef du Département politique, emploie toute son influence pour empêcher la venue des enfants en Suisse. Après l'occupation par les Allemands de la zone sud, la question est enterrée.

Vertraulich
Confidentiel

RAPPORT

SUR LE SEJOUR AU CAMP DE LYON-VENISSIEUX DE M. ET Mme. COHN,
DE Mlle NUSSBAUM ET DE Mlle MERKUR
26-30 AOUT.

Vers la mi-août, nous apprîmes, lors d'une visite de M. et Mme Dubois à notre Colonie, qu'une action était en cours concernant les israélites étrangers en France. On avait ramassé dans les camps "d'hébergement" un grand nombre d'internés israélites, hommes et femmes, même des vieillards et des malades, pour les livrer aux Allemands. Destination inconnue. On parlaitde ce que l'Allemagne avait besoin de travailleurs, mais, vu le choix fait par les Français, il était impossible de croire que cela soit le seul motif des exigences allemandes. M. Dubois nous promit qu'il faisait les démarches utiles pour nous protéger.

Le soir du 20 août, deux gendarmes d'un grade supérieur se présentèrent à la Colonie pour faire, pour la x-ième fois, une enquête sur l'état-civil de M. et Mme Ernst Cohn et déclarèrent qu'ils étaient commandés pour dresser une liste des "nationaux de notre catégorie". Ils exprimaient leur espoir que nous serions protégés par une intervention.

Le 23 août de bonne heure, la même enquête pour Liselotte Nussbaum et Franzi Merkur, deux enfants israélites de notre Colonie, agées de 19 resp. 17 ans.

Le lundi, 24 août, nous apprîmes par un coup de téléphone de Toulouse que les démarches à notre faveur avaient abouti. On avait obtenu une décision de Vichy disant que les collaborateurs de la Croix-Rouge Suisse, Secours aux Enfants ne seraient pas inquiétés.

Malgré cela, le 26 août vers 4h 1/2 du matin, un brigadier-chef de la brigade d'Annemasse se présentait avec trois gendarmes, tous équipés de casque et de mousquetons, à la Colonie pour nous emmener tous les quatre. On était bien gentil avec nous, on nous laissait le temps pour faire les bagages et emporter des vivres. Après 6h 1/4, nous partîmes en deux autos, accompagnés jusqu'à Annemasse par Mme Hommel, la directrice de notre Colonie, qui s'était proposée de faire des démarches personnelles à la Préfecture d'Annecy. A Annemasse, nous dûmes attendre plus de deux heures dans une salle de la caserne de la Gendarmerie. En tout, nous étions neuf personnes dont 3 arrêtées avant de passer la frontière suisse, une qui avait été refoulée immédiatement après, et deux femmes yougoslaves aryennes.

[...]

[Au camp de Lyon Vénissieux]

Les 27 et 28 août affluèrent des cars de tous les départements de la région. Le 28 au soir, on comptait plus de 900 repas. Nous rencontrions beaucoup de personnes que nous avions connues dans les camps, surtout au camp de Gurs, et qui étaient entre temps libérées. Chacun racontait sa petite histoire et avait besoin d'intéresser les autres à son sort et de demander leur avis. D'ailleurs, la circulation dans l'enceinte
7 contenant jusqu'à 80 personnes

du camp était libre. Pendant la journée du 28 août seulement, on commença à remplir les fiches et à dresser les listes définitives ainsi qu'à se faire donner les renseignements pour la commission de criblage. Après une certaine accalmie pendant la journée du 27, la nervosité recommençait: chacun pesait et repesait ses chances de rester et faisait des démarches de toutes sortes. On pressentait que la décision approchait.

Nous-mêmes, nous étions inquiets surtout parce que, après la communication téléphonique du 26 avec Mme Morax, nous ne savions rien du tout de la part de notre organisation bien que nous eussions essayé par tous les moyens possibles de rentrer en communication avec Mme Morax; Le 28 après 18h seulement, nous reçumes un télégramme de Mme Morax, déposé à 17h 12:"N'ai pu obtenir autorisation venir vous voir; fais toutes démarches en vue libération". Donc, les démarches ou plutôt la reprise des démarches antérieures n'avaient pas encore abouti. A 21h arriva une assistante sociale protestante avec laquelle Mme Cohn avait été, par son travail, en relations au camp de Gurs; elle nous racontait que l'on s'était donné une peine indicible pour nous libérer, mais que, pour forcer la décision, Mme Dubois s'était rendue à Genève intéresser sur place les autorités suisses. Donc toujours pas de décision.

Entre temps, après 19h, arrivait peu à peu une foule d'agents de police nationale et de police secrète; à 21h 1/2 on ordonna la rentrée dans les cantonnements et, immédiatement après, les portes des cantonnements étaient surveillées par la police nationale.

A ce moment, personne ne savait si la commission de criblage avait ou non commencé son travail. Il était donc possible que le transport fût mis en route sans aucun criblage. Chacun faisait les dernières préparations prêt à se soumettre au sort inévitable. On écrivait les dernières cartes et lettres d'adieu, on préparait les bagages, on s'entretenait avec calme pour cacher sa nervosité. Les parents s'occupaient de leurs enfants en pensant à la séparation définitive. Personne ne se lamentait.

Après minuit entrèrent des membres de l'U.G.I.F., à leur tête le dr. Weil, pour emmener les enfants. Maintenant les parents ne pouvaient plus se retenir. Des sanglots, des cris de désespoir remplissaient la salle. Les enfants, réveillés du premier sommeil, leur répondaient. Vite, mais avec calme, les assistantes aidaient à habiller les enfants et les emmenèrent avec leur bagage. L'attention anxieuse était arrivée à son comble. Nous saluâmes nos amis de l'O.S.E. avec lesquels Mme Cohn avait travaillé avant la guerre et leur dîmes que nous avions abandonné tout espoir d'être relâchés.

A 1h, quelqu'un de l'U.G.I.F. entra de nouveau:"Margot Cohn, venez vite avec moi!". Mme Cohn fut conduite en hâte dans la cour et présentée par l'abbé Glasberg à l'intendant de police, président de la commission de criblage qui lui fit savoir que nous quatre étaient libérés ainsi que deux autres collaborateurs de la Croix-Rouge Suisse, Secours aux Enfants que nous ne connaissions pas encore. Ils étaient arrivés le même soir. Mme Cohn rentra aussitôt au cantonnement et nous sortîmes avec nos bagages, saluant avec une émotion profonde ceux qui devaient rester. Nous étions donc les premiers libérés.

On nous fit entrer au réfectoir où tous les enfants étaient réunis

en attendant leur sortie vers les maisons d'enfants. C'en étaient 60-70. Nous nous occupions, ensemble avec quelques assistantes sociales, de calmer les enfants surexités par la séparation subite. Peu à peu, le réfectoir accueillait d'autres personnes adultes exemptés de la déportation. Plus tard, on apprenait que d'autres relâchés avaient été réunis dans un cantonnement.

[...]

Pour nous, c'était un triste spectacle de voir passer devant le réfectoir car après car. Parfois on distinguait une personne connue, parfois des enfants reconnaissaient leurs parents. Nous restions toute la journée du 29 au réfectoir tandis que les enfants furent emmenés vers 8h par les soins de l'U.G.I.F. Dans la matinée, une assistante sociale vint nous voir pour nous dire de la part de Mme Morax que l'on avait fait des démarches auprès de toutes les autorités et personnalités dont l'appui pouvait être espéré.

Vers 19h 1/2 seulement commença la délivrance des certificats de libération. D'abord à une cadence accélérée, non par familles ou par groupes d'ensemble comme on était entré au camp ni par ordre alphabétique, mais au hasard. De sorte que trois de nous furent parmi les premiers tandis que Mme Cohn dut attendre. Qui avait reçu son papier était obligé de prendre ses bagages et de sortir du camp. Nous attendions donc devant la porte sur la rue. Vers 21h les libérations commençaient à traîner: un autre commissaire était arrivé pour interroger les gens encore une fois sur l'exactitude des renseignements fournis. A 23h toute libération fut arrêtée. Au bureau, il y avait une panne d'électricité. Vers 2h seulement, le 30 août, on recommençait à libérer. A ce moment-là, on s'apercevait de ce que la fiche de Mme Cohn s'était égarée et on était obligé d'en remplir une autre. A 7h Mme Cohn pouvait sortir du camp, ensemble avec les deux autres collaborateurs de la C.R.S. Vers 8h 1/2, heure de notre départ du camp, une vingtaine de personnes n'étaient pas encore sorties; on avait de nouveau arrêté les libérations.

A midi nous prîmes le train pour St.Cergues.

Monsieur le Ministre Bonna

28.8.1942.

Pas communiquer. Merci!

22/8.

29 AOUT 1942

Répercussion sur l'oeuvre de la Croix-Rouge suisse, Secours aux Enfants, du transfert de France en Allemagne d'apatrides juifs.

Le Col. Remund, médecin-chef de la Croix-Rouge suisse et président du Comité exécutif de la Croix-Rouge suisse, Secours aux Enfants, me communique que, selon un rapport téléphonique du correspondant du Comité à Annemasse, 45 enfants juifs des deux sexes, âgés de 16 à 17 ans, hospitalisés depuis environ deux ans au château de La Hille, ont été emmenés sans explication et pour une destination inconnue par la police française.

Cinq ou six enfants juifs hospitalisés à Pringy ont subi le même sort.

Je recommande au Col. Remund de faire tout son possible pour que les agents, sur place, du Secours aux Enfants s'abstiennent de protester.

E. de Haller

28.8.1942.

Il semblerait que les enfants de la Hille aient été réintégrés, sur l'intervention de M. Rubat.

1/9/42 L

Mons. le Ministre Bonna

(Original remis à M. le Ministre Stucki)

B.5547.5

4.9.1942.

11 SEPT. 1942

Croix-Rouge suisse, Secours aux Enfants.

Problème des enfants juifs directement ou indirectement affectés par les récentes mesures du Gouvernement de Vichy.

Le Comité exécutif de la Croix-Rouge suisse, Secours aux Enfants, a débattu ce problème à sa séance du 4 septembre 1942, en présence du Col.-Div. de Muralt, Président de la Croix-Rouge suisse.

Les décisions ci-après ont été prises:

1) Enfants hospitalisés dans les homes du Comité en France non-occupée:

Le Comité n'élèvera pas de protestation contre l'enlèvement sans avertissement préalable par la garde mobile française, et d'ailleurs réparé entre-temps, d'enfants du home de La Hille. Par contre, il attirera l'attention de la Croix-Rouge française sur ce procédé et sur les dangers que sa répétition pourrait faire courir à la poursuite de l'hospitalisation d'enfants français en Suisse, en raison de la réaction des familles qui hébergent ces enfants.

Le Comité demandera à la Croix-Rouge française si elle peut le rassurer sur le sort des quelque 200 enfants hospitalisés dans ses homes. Dans la négative, il s'adressera à l'autorité fédérale pour savoir si elle est disposée à l'autoriser à accueillir ces enfants en Suisse, à supposer naturellement qu'ils reçoivent du Gouvernement de Vichy l'autorisation de quitter la France.

./.

2) Enfants abandonnés du fait du transfert de leurs parents en direction de l'Est:

Sans aller jusqu'à en faire l'objet d'une offre, le Comité cherchera à savoir si les autorités françaises compétentes souhaiteraient lui confier ces enfants dont le nombre s'élève à 8000 environ, aux fins d'hospitalisation en France non-occupée, subsidiairement en Suisse, à condition naturellement que le Conseil fédéral soit d'accord.

* * *

Le Comité a conféré à son président, le Col. Remund, médecin-chef de la Croix-Rouge suisse, tous pouvoirs pour traiter cette question en son nom et prendre les mesures qui s'avéreront opportunes et réalisables.

M. Zürcher, délégué du Comité pour les oeuvres en France, est chargé de se rendre à Vichy pour s'entretenir de ce qui précède avec la Croix-Rouge française, en consultation étroite avec la Légation de Suisse.

Le Comité central de la Croix-Rouge suisse examinera, à sa séance du mercredi 9 septembre, l'opportunité d'adjoindre à M. Zürcher un de ses membres choisi parmi ses représentants au sein du Comité exécutif, Croix-Rouge suisse, Secours aux Enfants.

* * *

Il a été décidé, en outre, que le Comité exécutif s'abstiendra, pour le moment, de toute communication à la presse et de toute publicité concernant ses délibérations sur ce problème.

E. H.

4.9.1942.

./.

E 55.47.5

Répondu le 9.X.42

Attendre retour de l'Amiral Bard 10.9.42. pour

23. 9. 1942.

CROIX-ROUGE SUISSE, SECOURS AUX ENFANTS.

Enfants d'apatrides juifs victimes des déportations.

Rapport à Monsieur le Conseiller fédéral Pilet-Golaz.

Le problème a été débattu à nouveau au sein du Comité exécutif le 22 septembre.

Il a été pris acte des assurances obtenues à Vichy concernant les enfants hospitalisés dans nos homes en France non-occupée. Je me suis gardé de donner connaissance du rapport de M. Stucki.

Les membres du Comité n'échappent pas à la vague de générosité simpliste qui sévit dans le pays. Ils voudraient avant tout "sauver" les enfants, c'est-à-dire les soustraire à la déportation lorsqu'ils auront atteint 16 ans ou avant si l'âge minimum est abaissé. Dans ces conditions, l'hospitalisation en France même ne les intéresse que subsidiairement. Ils souhaitent donc l'hospitalisation en Suisse coûte que coûte, à condition naturellement que les enfants puissent sortir de France et que leur immigration en Amérique soit assurée. L'idée que le Conseil fédéral pourrait ne pas être d'accord leur paraît monstrueuse.

Loyalement appuyé par le Col.Div. de Muralt, j'ai obtenu qu'on renonce à une démarche en due forme auprès du Conseil fédéral et que l'on s'en remette à moi du soin de soumettre le cas au Chef du Département politique.

*
* *

L'hospitalisation d'enfants juifs apatrides en Suisse telle que le Comité exécutif la préconise est naturellement exclue. Toutefois, comme le Comité et les différentes associations qu'il représente sont incapables de le comprendre, il semble préférable que cette formule soit écartée du fait de l'attitude des autorités françaises plutôt que de celle des autorités suisses.

./.

Ne pourrait-on pas inviter notre Légation à Vichy à nous renseigner sur les perspectives d'autorisation de sortie de France à des enfants que la Croix-rouge suisse serait disposée à hospitaliser ? S'il est vrai, comme on le prétend, qu'aucun visa n'est délivré sans une décision de M. Laval, la réponse sera négative. Si, au contraire, il y a plus qu'une boutade dans la remarque faite par M. Laval à M. Stucki, selon laquelle d'autres pays que la République dominicaine pourraient également se déclarer prêts à accueillir des enfants, il resterait encore deux lignes de repli : la garantie d'immigration en Amérique et finalement la décision souveraine du Conseil fédéral.

Au cas où cette méthode serait agréée, il conviendrait, semble-t-il, de demander à M. Stucki dans quelle mesure le Comité exécutif pourrait s'occuper en France même des enfants juifs. Il semble en effet que les contacts pris à Vichy par la Délégation du Comité, il y a deux semaines, dans le but de provoquer une demande des autorités françaises, n'aient produit aucun résultat.

E. de Haller

23. 9. 1942.

25 9 42

P-C.

Historique

Une maternité suisse en France pendant la Seconde guerre mondiale ? Comment cela fut-il possible ? Il s'agit de l'œuvre d'un petit groupe de jeunes idéalistes suisses qui ont bâti en un rien de temps un réseau d'entraide pour une population en détresse dans le sud de la France, pays morcelé et séparé par une ligne de démarcation en zone occupée et non-occupée après l'armistice conclu avec l'Allemagne. Mais leur travail a commencé trois ans plus tôt en Espagne.

En avril 1937, un petit groupe de jeunes Suisses se rend en Espagne où la guerre civile fait rage, avec l'intention de soulager la population civile par des distributions de vivres et par la mise sur pied d'un service d'évacuation loin des zones de bombardements. Ils ont avec eux quatre camions qu'ils ont munis d'une croix suisse et des noms suivants : Wilson, Nansen, Pestalozzi et Dunant. Ces hommes - Woodrow Wilson, l'auteur des 14 points qui ont servi au Traité de Versailles et ont permis la création de la Société des Nations (SDN), Fridtjof Nansen, l'explorateur norvégien qui devint le premier Haut-commissaire aux réfugiés de la SDN, Johann Heinrich Pestalozzi, le pédagogue suisse aux méthodes innovatrices et Henry Dunant, l'inspirateur de l'œuvre de la Croix-Rouge - incarnent parfaitement les idées du groupe qui travaille en Espagne sous la dénomination AYUDA SUIZA. En février 1939, après la défaite des Républicains espagnols, des centaines de milliers de réfugiés traversent les Pyrénées et sont internés dans des camps improvisés dans le sud de la France. C'est là qu'Elisabeth Eidenbenz, partie elle aussi en Espagne avec l'Ayuda Suiza, se retrouve confrontée à de jeunes femmes espagnoles en détresse qui n'ont nulle part où accoucher ou qui n'ont accès à aucun soin pour leurs nouveau-nés. Aidée par d'autres membres d'Ayuda Suiza, Elisabeth Eidenbenz déniche un château abandonné à Brouilla et crée la première maternité qui sera remplacée en novembre 1939 par une grande maison bourgeoise à Elne, non loin de Perpignan.

Elisabeth Eidenbenz n'est pas la seule collaboratrice d'Ayuda Suiza à rester dans le sud de la France. Des distributions de vivres sont organisées et, avec le déclenchement de la Seconde guerre mondiale, il est décidé en Suisse de fonder le CARTEL SUISSE DE SECOURS AUX ENFANTS VICTIMES DE LA GUERRE, composé d'une vingtaine d'associations. Grâce au soutien de la population helvétique, il est possible d'organiser en Suisse l'accueil de milliers d'enfants français pour un séjour de trois mois, ainsi que des parrainages, et, en France même, on fonde des homes pour enfants, des pouponnières et une maternité.

[Les autorités suisses avaient demandé qu'aucun enfant juif ne soit inclus dans ces transports d'enfants. Quand des protestations s'élevèrent parmi la population suisse, la Suisse autorisa un quota d'enfants juifs ne devant pas dépasser 2%. Mais seuls des enfants de nationalité française, munis d'une autorisation de retour en France, furent acceptés.]

Plusieurs collaboratrices deviennent des résidentes volontaires dans les camps d'internement de Gurs, Rivesaltes et Argelès. Ces institutions coopèrent de manière intensive : des femmes enceintes et des enfants en bas âges internés dans les camps sont envoyés à la maternité à Elne et y trouvent, pour un certain temps, un havre de paix et des conditions matérielles qui leur rendent leur dignité. Ensuite, afin de leur éviter un retour dans les camps, on tente de les envoyer dans un home ou une pouponnière, ce qui ne se solde pas toujours par une réussite.
La directrice, Elisabeth Eidenbenz, est entourée d'infirmières venues de Suisse, mais aussi de réfugiées qu'elle a pu engager et, ainsi, sauver des camps. L'immense parc qui entoure la maternité devient un grand jardin potager qui permet de fournir une nourriture suffisante lors de périodes de pénurie. Les femmes restent plusieurs mois à la maternité et peuvent ainsi récupérer de la vie éprouvante des camps avant d'accoucher et s'occuper ensuite de leurs bébés. Des centaines d'enfants y naissent.
Les persécutions des réfugiés et des Tsiganes, ainsi que la déportation des Juifs à partir de 1942, n'épargnent pas la maternité. Des enfants affamés, proches de la mort, sont amenés des camps et ne peuvent pas toujours être sauvés. Pour cacher l'identité d'un nouveau-né juif, on lui donne un prénom français ou espagnol et on maquille son origine sur son certificat de naissance. Elisabeth Eidenbenz a comme devise d'accueillir tout le monde, sans différence. Grâce à la coopération entre les homes du Secours suisse aux enfants, des mères et des enfants en danger peuvent être placés dans des lieux estimés sûrs.

En Suisse, le Cartel, à bout de souffle à la fin 1941, fusionne avec la Croix-Rouge suisse. Ceci lui apporte des moyens beaucoup plus importants mais entraîne aussi des tensions avec le personnel en France aux idées pacifistes. Cette collaboration devient tragique lorsque des enfants et du personnel des homes sont arrêtés et que la direction de la CROIX-ROUGE SUISSE, SECOURS AUX ENFANTS, nom de l'organisation depuis fin 1941, adopte une position rigide de neutralité.

Début avril 1944, la maternité doit fermer suite à sa réquisition par l'armée allemande. Durant toute son activité en Espagne et à la maternité, Elisabeth Eidenbenz a pris de nombreuses photos et a constitué des albums qui racontent l'histoire de son engagement en Espagne et à la maternité. Presque chaque photo est accompagnée d'un petit commentaire et, parfois, les premiers mois d'un enfant sont relatés en cinq, six photos qui forment ainsi le récit d'une vie. Une partie de ces photos est présentée à l'exposition, ainsi que des documents d'époque - rapports d'E. Eidenbenz, notices de l'administration fédérale, reportages dans divers journaux, extraits d'un journal tenu par une infirmière-résidente à Rivesaltes, des affiches ainsi que deux films et une interview

audio. Le bâtiment de la maternité a connu plusieurs dégradations, ce dont témoignent diverses photos. Abandonné après la guerre, seules ses terres ont été exploitées et entretenues, la maison a été pillée et s'est en partie effondrée. Restaurée par des privés, elle a été achetée il y a deux ans par la Mairie d'Elne qui en a fait un lieu de mémoire et qui compte y accueillir des femmes en détresse, renouant ainsi avec une histoire vieille de plus de septante ans.

Maurice Dubois

Maurice Dubois est né à Bienne en 1905 dans une famille ouvrière. Très vite il s'engage dans les mouvements chrétiens de gauche qui finiront par fonder le Service civil international. Il dirige de nombreux chantiers du Service civil. Au printemps 1940, il se rend à la Maternité d'Elne où il se trouve lors de l'invasion de la France qui provoque l'arrivée dans le sud de centaines de milliers de réfugiés. Avec sa femme Eléonore, une Quaker américaine, il décide de rester sur place et de mettre sur pied des actions humanitaires. Dans un rapport, il décrit ainsi les débuts de son travail en France :

" Nous nous sommes mis au service des Quakers américains pour aller porter secours aux réfugiés qui assaillaient la contrée - les Quakers américains avaient à ce moment-là une très grande quantité de vivres […] On distribuait des vêtements, des vivres et le soir on s'en revenait à Toulouse avec un camion vide. Notre camion, le " Dunant " a lui-même participé à la plus longue de ces expéditions, jusque vers la ligne de démarcation, dans le but de ravitailler la foule de réfugiés qui essayaient alors de retourner chez eux, mais qui se trouvaient bloqués derrière cette barrière qui ne laissait passer les gens qu'au compte-gouttes. "

C'est Maurice Dubois qui fonde et organise, le 1er octobre 1940, à Toulouse, le centre administratif du Cartel suisse du Secours aux enfants victimes de la guerre, avec sa femme et un réfugié espagnol, C. Martinez-Parera, qui s'occupe de la comptabilité. Maurice Dubois et sa femme voyagent sans cesse d'un home à l'autre. Par leurs visites et les correspondances, ils établissent avec les collaborateurs et collaboratrices du Cartel une relation de confiance dont ces derniers ont parlé souvent en évoquant leurs souvenirs. Il a su comprendre la situation dans laquelle tout le monde se trouvait :

" On était dans un monde qui n'était pas un monde normal. L'angoisse régnait. Un jour n'était pas comme l'autre. Il fallait que chacun assume la totale responsabilité de son travail. Tous les jours il fallait improviser, créer, faire ce qui s'imposait. Il fallait s'impliquer dans un monde inconnu. Les gens n'avaient pas le temps de demander l'avis de quelqu'un. On ne pouvait pas se réunir pour discuter de ce qu'il fallait faire. La liberté leur permettait d'avoir les coudées franches, mais ils étaient aussi seuls avec l'accablement. Ce qui aidait, c'était le sentiment de faire partie d'un tout, la conviction

d'être attelé au même char, et les personnes étaient intérieurement prêtes à aider, faire le don de soi. "

En 1943, il tombe malade de la tuberculose et doit abandonner sa tâche à Toulouse. Il travaille ensuite pour la Croix-Rouge Secours aux enfants en Haute-Savoie et devient à partir de 1944, le délégué du Don Suisse en France. De retour en Suisse en 1948, il dirige un home pour enfants à Adelboden et de 1952 à 1970 l'orphelinat du Locle.

Pour son action en France, notamment pour le sauvetage des enfants et du personnel juifs du home de La Hille, le Mémorial de Yad Vashem lui décerne la Médaille des Justes parmi les Nations en mai 1985. Maurice Dubois raconte dans l'interview mise à disposition dans cette exposition diverses actions en vue de libérer les enfants et le personnel juifs : son intervention auprès des autorités françaises à Vichy, celle de Rösli Näf, directrice de La Hille, se rendant elle-même au camp du Vernet et les démarches restées vaines de sa femme auprès des autorités à Berne.

Maurice Dubois est décédé en 1997.

(Les citations proviennent de la préface de Michèle Fleury-Seemüller in : Friedel Bohny-Reiter, Journal de Rivesaltes 1941-1942, Genève 1993)

Elisabeth Eidenbenz

Elisabeth Eidenbenz est née le 12 juin 1913 à Wila dans le canton de Zurich. Son père était pasteur. Elle est en possession d'une double formation - institutrice et infirmière.

Dans les années 1930, elle rencontre Rodolfo Olgiati, rejoint le Service civil international et part en Espagne avec le groupe d'Ayuda Suiza. En 1939, elle se retrouve avec les centaines de milliers de réfugiés espagnols dans le sud de la France et s'engage tout de suite auprès d'eux. Elle amène de l'aide dans les camps aménagés à la hâte sur les plages d'Argelès et Saint-Cyprien et repère un château à Brouilla où elle installe une maternité avec les moyens du bord. Dans l'impossibilité de rester à Brouilla, elle trouve un autre château non loin de là, à Elne.

" Il y a plus de trois ans, en novembre 1939, que nous avons ouvert la maternité aux femmes réfugiées des camps pour leur permettre d'attendre leur accouchement dans un milieu de calme et de paix sans les soucis quotidiens ", écrit-elle dans un rapport.

Pourtant les soucis prennent parfois le dessus, pas seulement pour les femmes, pour elle aussi, comme elle l'écrit à Maurice Dubois le 14 janvier 1941 :
" Le travail dans une maternité est très irrégulier et on ne peut pas disposer de son temps comme dans un bureau. Je suis découragée de voir tant de misère au camp et tant de travail à Elne et ailleurs et de ne pouvoir rien faire seulement faute de temps. "

Et dans ce qui est probablement son dernier rapport avant la fermeture de la maternité par les Allemands, elle dépeint la détresse des femmes qui sont confrontées aux persécutions et à une misère morale et matérielle extrême. Elle se pose de multiples questions:

" Dans cette situation on peut se rendre compte que les mères ne sont pas toujours enchantées d'avoir un enfant. Elles ne voient pas comment l'élever, les soucis et les tourments étant souvent plus grands que le bonheur d'être mère. […] Comment faire face à tous ces problèmes sans désespérer et sans perdre patience ? […] L'aide matérielle peut devenir peu à peu une aide morale. […] Les femmes des camps sont reconnaissantes de voir qu'on a confiance en elles et qu'elles ne sont pas traitées comme des sujets indésirables. "

Elisabeth Eidenbenz a su faire face aux pires situations, à l'enfermement et à la persécution d'hommes, de femmes et d'enfants. Les centaines de photos qu'elle a faites d'eux témoignent de son empathie pour eux.
Réquisitionnée par les Allemands, la Maternité d'Elne ferme au printemps 1944. Mais l'engagement d'E. Eidenbenz ne s'arrête pas là. Après la guerre, elle continue à travailler pour l'Entraide évangélique suisse en faveur des réfugiés en Autriche.
En mars 2002, Yad Vashem lui décerne la Médaille des Justes parmi les Nations. Puis la Médaille de San Jordi de la Generalidad de Catalogne. L'Espagne l'honore en lui remettant en 2006 la Médaille d'or de l'ordre de la Solidaridad. En 2007, c'est au tour de la France d'exprimer sa reconnaissance en la faisant Chevalier de l'Ordre National de la Légion d'Honneur, lors d'une cérémonie qui s'est déroulée à l'Ambassade de France à Vienne.

(Les citations proviennent de la correspondance d'Elisabeth Eidenbenz qui est déposée à Zurich ETH Archiv für Zeitgeschichte, Nachlass Elisabeth Eidenbenz, VE 4 et VE 5)

August et Friedel Bohny-Reiter

Friedel Reiter est née en 1912 à Vienne, alors capitale de l'Empire austro-hongrois. Au début de la Première guerre mondiale elle est évacuée avec d'autres enfants loin de Vienne, à Melk, où elle passe les années de guerre. Elle ne reverra plus son père qui est tué au front. Après la guerre, les conditions matérielles sont terribles pour la population de Vienne. La Croix-Rouge suisse organise alors des séjours de quelques mois en Suisse pour les enfants de Vienne. Friedel en est une des bénéficiaires. Elle est accueillie dans une famille de Kilchberg dans le canton de Zurich et à l'opposé des autres enfants autrichiens, elle y reste jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans. A Zurich, elle apprend le métier d'infirmière en pédiatrie et part ensuite pour un an et demi à Florence. Mais son travail de nurse dans une famille aisée ne la satisfait pas entièrement, elle rentre en Suisse et décide de s'engager au Cartel suisse du Secours aux enfants victimes de la guerre.

Elle note dans son journal, le 24 octobre 1941 : "
" J'étais à Berne chez M. Olgiati. […] Il m'a parlé de son travail et de toute la misère, et depuis je ne pense plus qu'à une chose - aider. "

Trois semaines plus tard, le 11 novembre, elle arrive à Elne pour y amener un petit Espagnol malade et se rend le lendemain au camp de Rivesaltes où commence son travail d'infirmière avec les enfants et les adultes malades notamment les enfants cachectiques [terme de l'époque pour désigner une sous-alimentation extrême]. Quand débutent les déportations depuis la France, le camp de Rivesaltes devient un camp de rassemblement des Juifs destinés à la déportation. Le 13 septembre 1942, elle écrit dans son journal :
" Je suis souvent saisie par la peur - nous qui sommes ici devenons presque complices de cette véritable traite des hommes. "

Durant cette période, elle rencontre son futur mari, l'enseignant August Bohny, qui dirige les homes et la ferme école du Cartel, puis de la Croix-Rouge Secours aux enfants au Chambon-sur-Lignon, village situé entre l'Ardèche et la Haute-Loire. Le Chambon-sur-Lignon et les autres villages du Plateau ont constitué un important refuge pour les Juifs. August Bohny a lui aussi accueilli et caché des Juifs dans les homes du Secours aux enfants.

August et Friedel se marient en 1944 au Chambon-sur-Lignon.
De retour en Suisse, August Bohny dirige, après la libération des camps en Allemagne, l'accueil en Suisse des enfants du camp de concentration de Buchenwald. Plus tard, il deviendra le responsable de l'Association pour le Bien des aveugles et malvoyants.

Tout en élevant leurs quatre enfants, Friedel continue à dessiner et à peindre, activité qu'elle poursuit depuis sa jeunesse. Ses impressions de Rivesaltes constituent un thème fort de sa peinture. De nombreuses expositions de ses dessins et aquarelles sont organisées. En 1992, elle confie son journal à l'historienne Michèle Fleury-Seemüller qui le traduit en français et le publie en 1993. Jacqueline Veuve s'en est inspirée pour un film documentaire quelques années plus tard.

Le Mémorial de Yad Vashem leur a décerné le titre de Juste parmi les Nations le 16 juillet 1990.

Friedel Bohny-Reiter est décédée en décembre 2001.

(Les citations proviennent de Friedel Bohny-Reiter, Journal de Rivesaltes 1941-1942, Genève 1993.)

Rodolfo Olgiati

Rodolfo Olgiati est né en 1905 à Lugano dans une famille grisonne. Après sa maturité à Berne, il étudie à l'Ecole polytechnique de Zurich et obtient en 1929 un diplôme en mathématique et en physique. Il est proche des milieux chrétiens de gauche regroupés autour du théologien Leonhard Ragaz, et partage les idées du fondateur de la pédagogie thérapeutique, Heinrich Hanselmann. De 1929 à 1932, il travaille à la Odenwaldschule en Allemagne, connue pour ses méthodes pédagogiques innovatrices.

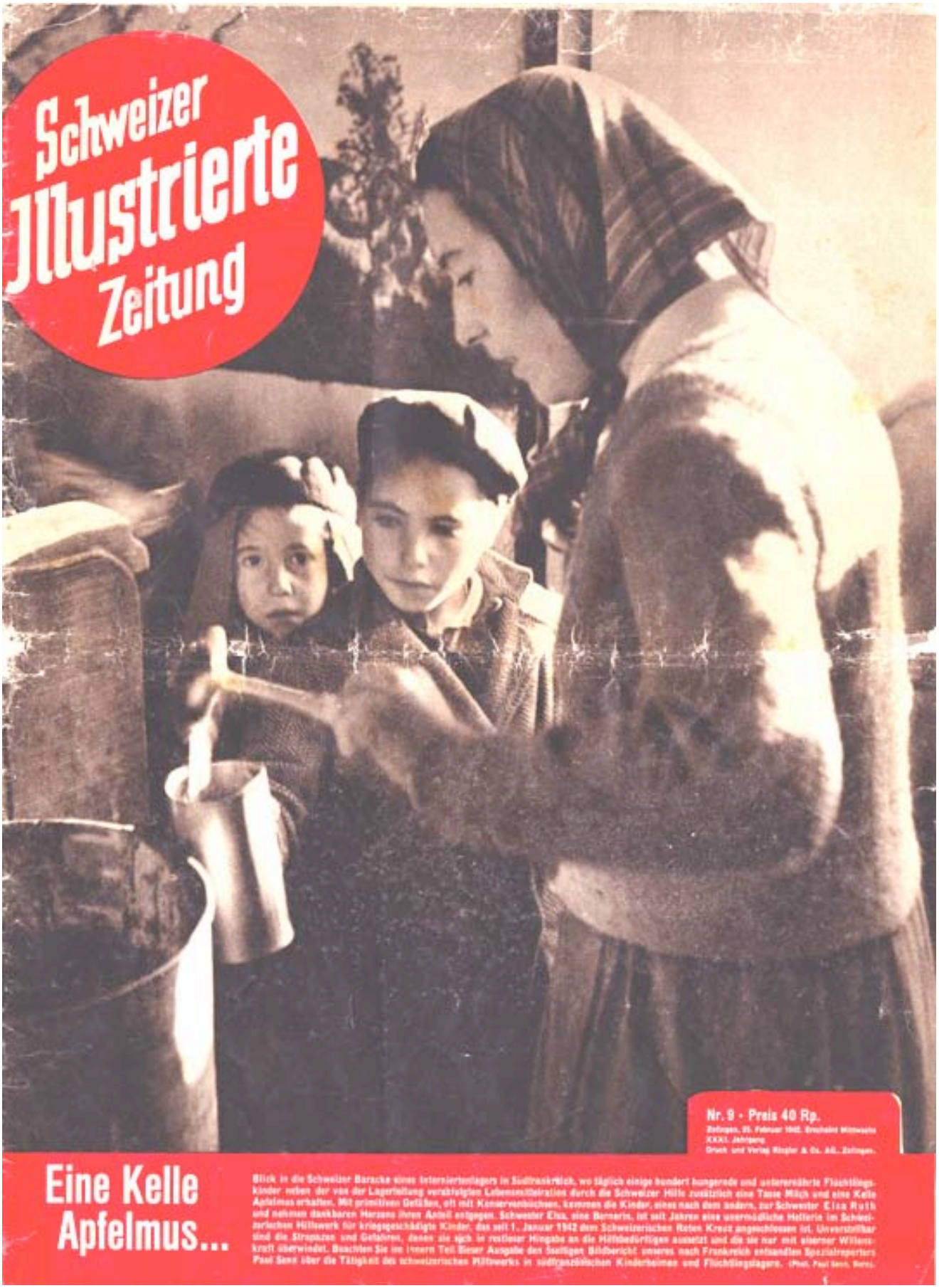
En 1935 Rodolfo Olgiati devient le secrétaire général du Service civil international. C'est cette organisation, soutenue par une vingtaine d'autres associations, qui l'envoie en Espagne au printemps 1937 à la tête d'une colonne de quatre camions afin d'organiser l'évacuation de civils de Madrid à Valence. L' " Ayuda suiza ", nom de l'organisation suisse, restera deux ans sur place. Rodolfo Olgiati y rencontre sa future femme, Irma Schneider. A leur retour en Suisse, leur mariage est célébré par Paul Vogt, lui qu'on connaîtra dans les années 1940 comme le " Flüchtlingspfarrer ", le pasteur des réfugiés.

Quelques mois après le début de la Seconde guerre mondiale, les associations qui ont soutenu l'action en Espagne décident de continuer le travail en France. A nouveau, c'est Rodolfo Olgiati, qui organise depuis Berne toute l'administration de la nouvelle organisation, le Cartel suisse du Secours aux enfants victimes de la guerre. Fin 1943,

après la fusion avec la Croix-Rouge suisse, Rodolfo Olgiati donne sa démission pour des " raisons de conscience ". Invité par les Quakers, il entreprend au printemps 1944 un voyage aux Etats-Unis pour y réfléchir avec d'autres aux problèmes de l'après-guerre. C'est là qu'il apprend que le Conseil fédéral fait appel à lui pour diriger le Don suisse, créé en février 1944 afin que la Suisse contribue à la reconstruction de l'Europe totalement détruite. En 1949, il devient membre du Comité international de la Croix-Rouge. Engagé à plein temps au CICR, il rejoint Genève avec sa famille où il demeure jusqu'en 1958. Tout en restant membre du CICR, il relève alors un nouveau défi en dirigeant à l'autre bout de la Suisse la Ostschweizerische Evangelische Heimstätte Wartensee, un centre de rencontre.

Lors des obsèques de Rodolfo Olgiati, en 1986, Maurice Dubois s'est adressé directement à lui en ces termes :
" Ruedi, tu étais le premier sur ces chemins dont les noms étaient : Aide, Secours, et dont l'itinéraire conduisit vers ces enfants, milliers d'êtres innocents qui, du fond de leur misère et de leur angoisse, attendaient une réponse à leurs silencieux appels déchirants. "

(Ces informations proviennent de la brochure : Rodolfo Olgiati-Schneider 1905-1986)


Schweizer
Illustrierte
Zeitung
Nr. 9 · Preis 40 Rp.
Eine Kelle
Apfelmus...

Avoir du cœur, c'est savoir...

Reportage sur l'activité du Secours suisse dans des foyers d'enfants et des camps de réfugiés du Sud de la France, par Paul Senn

Avant-propos de la Rédaction: Peu avant la fin de l'année dernière nous avons chargé le reporter Paul Senn, de Berne, de préparer un voyage de plusieurs semaines dans la partie méridionale de la France, afin d'y visiter les homes d'enfants et les camps de réfugiés du Secours suisse. Nanti de l'autorisation du gouvernement français, notre collaborateur se mit en route le 5 janvier, se rendant par Genève, Annecy et Lyon directement à Toulouse, où se trouve la centrale du Secours suisse aux enfants et où M. Senn a obtenu de précieux renseignements sur le fonctionnement et l'organisation de cette œuvre. De Toulouse, M. Senn poursuivit son voyage par Bézièbdun, Narbonne, Rivesaltes et Elne jusqu'à Banyuls sur-mer, à la frontière franco-espagnole. Nous allons tenter de présenter ici et dans divers numéros ultérieurs, au moyen d'un choix de ses photographies les plus caractéristiques, ce que M. Senn a vu et retenu au cours de ce mémorable voyage d'un mois chez nos voisins et amis. Il y a à vrai dire parmi l'abondante documentation photographique de notre collaborateur un certain nombre de documents dont la publication n'est guère possible à l'heure actuelle. Ce que nous publions permet toutefois de se faire une idée de la détresse d'un pays en proie aux privations et du fécond travail de reconstruction, fourni par notre œuvre de secours.

Baraque du Secours suisse. Erigée au centre d'un camp d'internés, parmi des maisons grises et tristes, cette construction a un air avenant avec sa peinture blanche, son toit de tuiles rouges et les motifs picturaux qui décorent sa façade. Des jardinets de mimosas ornent l'entrée. L'intérieur abrite une cantine, un dortoir, une cuisine, une petite salle d'attente, un bureau et un magasin à vêtements. La directrice de ce secours suisse est sœur Elsa Ruth. Près de 400 personnes sous-alimentées et infirmes touchent chaque jour dans cette baraque leurs rations complémentaires.

En septembre 1939, la pire de toutes les guerres s'est abattue sur douze Etats européens groupant une population de quelque 300 millions d'habitants. Partout, elle a semé la mort, la misère, la faim et le désespoir. Cette guerre n'a épargné ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants. Le nombre des gens qu'elle a précipités dans une détresse indicible est incalculable. Des dizaines de milliers d'enfants ont péri, des centaines de milliers sont orphelins de guerre, et des millions d'êtres n'ont plus de patrie. Comme au cours des guerres de 1870-71 et 1914-18, notre pays s'est, cette fois aussi, donné la mission sacrée d'adoucir dans la mesure de ses forces les souffrances des populations meurtries. Et si lors de l'autre guerre nous avons déjà reçu, soigné et nourri dans nos foyers les enfants viennois, victimes de la famine, nous le faisons aujourd'hui, selon nos possibilités, pour tous les enfants, quelle que soit leur nationalité, qui ont besoin de soins du même genre. L'amour du prochain ne connaît ni frontières, ni ennemis. Cette pensée a été à l'origine de la décision prise il y a deux ans, par le Cartel suisse de secours aux enfants victimes de la guerre, maintenant patronné par la Croix-Rouge suisse, de se mettre résolument à l'œuvre. Grâce à cette initiative, des milliers d'enfants bénéficient de séjours en Suisse ou de parrainages. En outre, le Cartel entretient en France non occupée de nombreux homes d'enfants, une maternité, plusieurs pouponnières et cantines. Des infirmières, des sages-femmes, des nurses et autres collaboratrices spécialisées, toutes de vaillantes femmes de chez nous, se dévouent à cette œuvre, faisant chaque jour l'impossible pour venir en aide à des enfants souffrant de la faim et du froid, petites victimes qui succomberaient sans cela aux privations. Pour commencer, ces femmes de cœur servirent aux

Sœur Elisabeth Eidenbenz, de Zurich, ancienne institutrice, cumule aujourd'hui les fonctions de sage-femme, de nurse, de conseillère d'hygiène et de directrice de la maternité d'Elne où 400 enfants sont nés jusqu'ici. Les internées en espérance sont extraites de leurs camps et soignées dans ce foyer jusqu'au moment de leur délivrance. Très aimée dans toute la région, Sœur Elisabeth est souvent consultée par les mères de famille. Nous voyons ici notre compatriote en compagnie d'un mignon petit Espagnol qui semble avoir fait sa conquête.

La porte d'entrée de la Centrale du Secours suisse, à Toulouse. C'est ici que viennent tous les quinze jours les écoliers sous-alimentés de Toulouse, à raison de deux à trois délégués par classe, afin de prendre livraison de la quantité de fruits secs et de lait en poudre destinés à leur classe. Notre photo montre quelques-uns de ces garçonnets emportant dans des sacs de papier et de toile les précieuses rations qui devront suffire durant quinze jours pour une classe de trente élèves. Lorsque l'on a eu l'occasion d'assister à une de ces répartitions, on ne peut plus oublier le spectacle de ces petits affamés souffrant en silence.

Suite à la page suivante

...se pencher sur la détresse d'autrui

Une assemblée de membres de différentes collaboratrices du Secours suisse. — De gauche à droite : Mme Dubois, qui dirige avec son mari, M. Maurice Dubois, la Centrale du Secours suisse à Toulouse; Mme Moraz, de Lausanne; sœur Elisabeth Kasser, dont la baraque suisse est un grand réconfort pour tout le camp de Gurs. Cette baraque comporte un jardin, une école, des ateliers et un local pour orchestre. L'été dernier, sœur Elisabeth Kasser est tombée gravement malade; mais elle est complètement rétablie à l'heure qu'il est et poursuit vaillamment son œuvre. A droite, Agnès d'Orelli, de Zurich.

La garde-malade et sage-femme valaisanne Anna Bucher, de Brigue, photographiée dans une chambre d'enfants du pavillon modèle de la maternité d'Elne. Ce pavillon a été installé, grâce à des dons provenant de notre pays, dans une maison particulière inhabitée.

Sœur Madeleine Durand a créé avec la mère Lydie Muller, de Degersheim, un home d'enfants dans une maison menaçant ruine de Banyuls-sur-Mer, l'un des plus beaux coins de la côte méditerranéenne. On y prend soin d'enfants abandonnés — ou perdus pendant l'exode.

réfugiés du lait, du bon lait suisse en poudre, dans des cantines volantes, puis dans des pouponnières, des homes d'enfants, des écoles et des camps. A l'époque où le Secours suisse était le plus développé, 12 500 enfants de vingt différentes villes recevaient chaque jour du lait, du fromage et des fruits secs, le tout provenant de Suisse. Les infirmières partagent la vie de leurs protégés dans des conditions parfois fort primitives, comme par exemple dans des baraques sommairement construites, où soufflent des courants d'air et où la vermine, voire les rats, croient devoir se mettre de la partie. Elles ne craignent pas la contagion, font fi de leurs propres privations et surmontent d'incroyables difficultés. Ce faisant, ces bonnes samaritaines, dont la Suisse entière est fière, servent notre patrie de la façon la plus noble. Ayant journellement sous les yeux les effets de la famine, elles voudraient faire plus encore pour soulager tant de misères. Ne voulons-nous pas redoubler d'efforts pour leur en donner la possibilité, nous qui, en Suisse, ne connaissons cette détresse que d'ouï-dire ?

Le magnifique château de Pringy est entièrement utilisé comme home d'enfants. Soixante petits Français dont un certain nombre de Marseillais y reprennent des forces. Beaucoup de ces petits étaient pratiquement sans parents : laissés sans surveillance ou fils de prisonniers ou encore orphelins de guerre. D'autres encore furent perdus par leurs parents au cours de l'épuisant exode de juin 1940. Ils vont à l'école à Pringy. De temps à autre, le secrétaire de la mairie d'Annecy vient les voir. Il est reçu chaque fois avec de joyeux chants dont plusieurs sont empruntés au répertoire de chez nous. Dans le château, les drapeaux tricolore et suisse voisinent fraternellement. Les enfants sont élevés dans un esprit d'ordre et de discipline. Notre reporter les a photographiés au moment où ils allaient à la messe.

Ruth de Wild, directrice du home d'enfants de Pringy (Haute-Savoie), s'occupe depuis quatre ans d'œuvres suisses de secours aux enfants. Elle travaille ici avec sœur Suzanne Desmeules, de Granges-Marnand. La voici distribuant aux enfants les lettres et colis de leurs parrains de Suisse.

Le camp de baraques de Récébédou. Ce camp est réservé à des réfugiés âgés. Sa directrice suisse, Lydia Fournier, à droite, veille avec amour sur ses vieillards et dort dans la même baraque qu'eux, même au cœur de l'hiver. Ci-dessus, elle vient de remettre du lait en poudre à de vieilles femmes.

M. Maurice Dubois, directeur du Secours suisse en zone non occupée. Travailleur infatigable, il surveille avec attention et taxe la juste répartition des denrées alimentaires reçues.

M. Hermann Prieu, jeune instituteur bâlois, fait fonction à Pringy de « bonne à tout faire » : il est maître d'école, jardinier, magasinier et coiffeur !

Sœur Maria, elle-même une réfugiée, collabore depuis le début au Secours suisse d'Elne. La voici donnant un biberon de bon lait suisse à un nourrisson.

← Ne disposant pas suffisamment de berceaux pour les nourrissons nécessiteux, on place ces bébés dans d'accueillantes corbeilles à linge. Ils y sont tout aussi bien !

Ce monsieur est directeur d'un asile de sourds-muets à Toulouse. Il vient tous les quinze jours à la Centrale du Secours suisse chercher du lait en poudre et des fruits secs pour ses soixante-dix pupilles qui sont littéralement menacés de mourir de faim. « Venez nous rendre visite, déclara-t-il à notre envoyé, et vous verrez par vous-même combien ces chers Suisses nous viennent en aide. Nous penserons toujours avec une profonde gratitude à ce magnifique pays et à ses généreux habitants. »

Le home d'Elne, qui ressemble à un château, est sis au milieu d'une superbe plantation d'abricotiers clôturée par une haute haie de roseaux. Des mères réfugiées jouissent ici avec leurs petits des bienfaisants rayons du doux soleil hivernal.

Suite à la page suivante

En France, il n'est pas difficile de lire dans les visages : voyez ces yeux enfoncés dans leurs orbites et sous lueurs de fièvre et de faim ! Ces enfants se lèvent le matin ayant faim et se couchent le creusés, leurs corps pitoyablement amaigris du fait des privations subies. Il y a longtemps qu'ils ont dépassé le cire, car vous lisez des mots qu'ils ont été arrachés à la vie normale. Nombre de 2000 calories par jour et que l'alimentation de ces enfants ne dépasse pas 800 calories, on n'en plus guère surpris du grand nombre de décès dus à la sous-alimentation. Il ne faut donc pas tions agricoles et d'économie générale qui relèvent de leurs départements respectifs. La police et les tribunaux d'exception font

Visages douloureux

C'est à l'initiative d'infirmières suisses que l'on doit l'installation, dans diverses localités, d'hôpitaux où sont soignés des enfants atteints de maladies contagieuses. Des infirmières de la Croix-Rouge française collaborent activement à cette œuvre. Il y a lieu de citer également les grands services rendus par sœur Frida Reuter qui visite régulièrement cet hôpital d'enfants et veille à son bon fonctionnement.

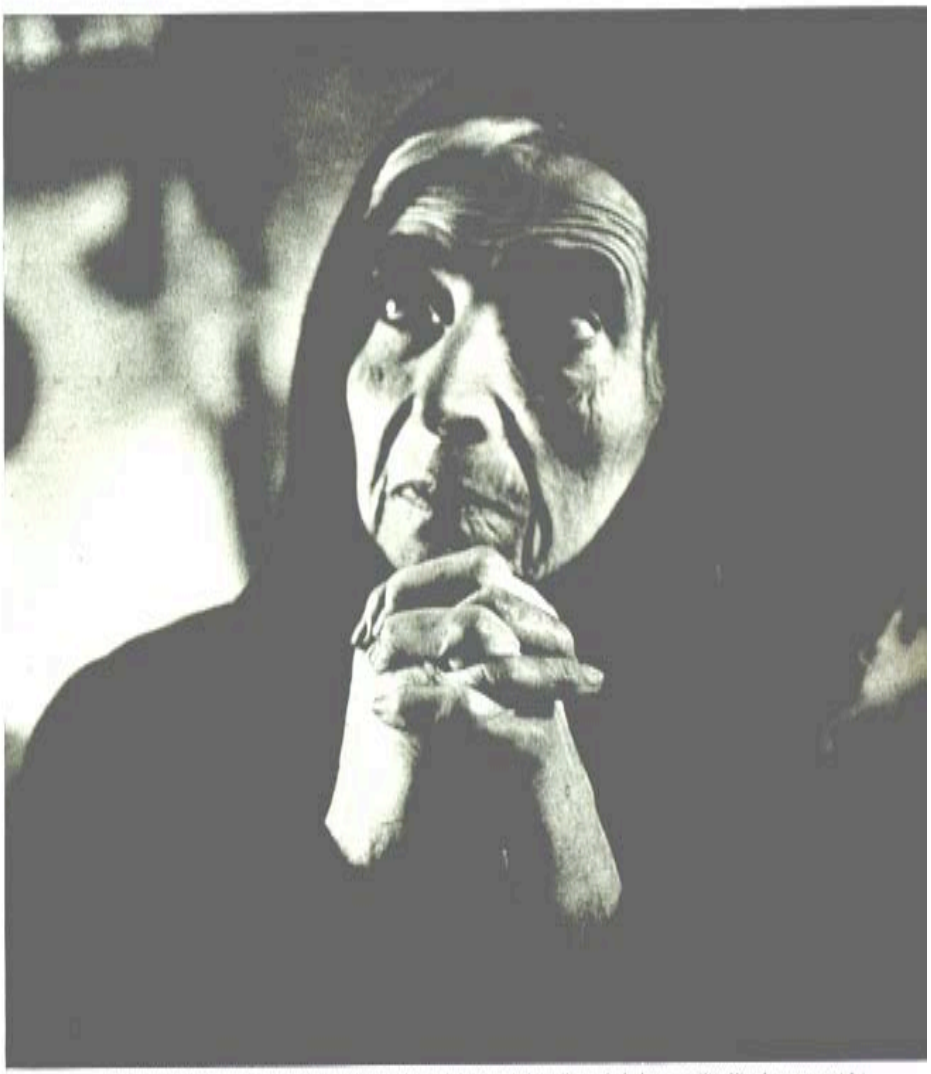
Dans cette cave d'un bunker d'enfants, des petits Français, Belges, Polonais, Tchèques et Russes blancs se réunissent chaque jour pour recevoir des mains des infirmières suisses une louche soupe aux légumes et du pain.

L'institutrice Elsbeth Graner, de Horn, a assumé, des mois durant, la garde d'enfants dans un camp de réfugiés et cela en s'exposant aux pires privations. Atteinte finalement de diphtérie, elle doit faire un séjour prolongé dans un pavillon d'isolement de l'hôpital de Perpignan. A droite, la mère de la malade qui vint vite y soigner sa fille pendant sa convalescence. C'est aux soins consciencieux d'un médecin français, interné naguère en Suisse, le docteur Dauch, que la vaillante infirmière doit sa guérison.

Ces enfants ne connaissent pas les colonies de vacances comme nos gamins et fillettes. Enveloppés de couvertures et de vieux vêtements, ils se tiennent devant l'entrée d'une baraque suisse pour y toucher leur ration de lait.

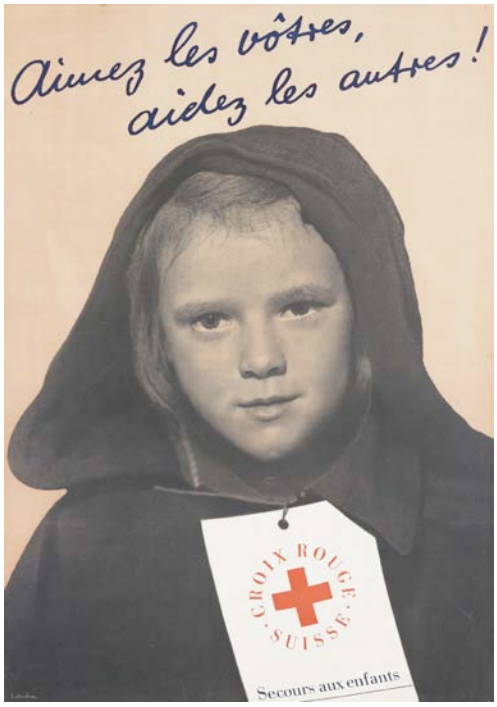
soir ayant encore faim, car quelques rutabagas, des pommes de terre, une maigre soupe à la courge et un petit morceau de pain ne suffisent pas à les rassasier. Leurs visages sont blêmes, leurs jours d'entre eux, à force d'être laissés à eux-mêmes, sont devenus de petits sauvages, dégueillés, atteints d'éruptions et d'abcès. Lorsqu'on pense qu'un adulte a besoin normalement, sans travailler, de plus d'hommes si le vice-président du Conseil, l'amiral Darlan, a invité dernièrement les membres du gouvernement à surveiller plus activement les problèmes de ravitaillement et, également les spec l'impossible pour empêcher le marché noir et les honteuses spéculations qui ont lieu notamment en matière d'alimentation.

Celui qui a connu naguère le peuple français et a aujourd'hui à nouveau l'occasion de parcourir ses villes, constate de grands changements non seulement dans l'attitude et les vêtements de la population, mais aussi dans les visages des gens. Ce peuple qui était autrefois si exubérant, si débordant de tempérament, est devenu étonnamment tranquille et grave. Dès lors, comment ne pas se dire que nos restrictions sont bien peu de chose en regard de cette misère et du désespoir de ces millions de malheureux qui errent dans les rues, affamés, grelottants, sans feu ni lieu ! Ils devraient se voiler la face, ceux qui chez nous ont l'affront de bougonner parce qu'on leur sert du boudin les jours sans viande, que l'on réserve le lait condensé aux familles nombreuses, que le café n'est plus aussi aromatique et sucré que jadis... A ces éternels mécontents, nous voudrions crier : « Cessez donc de vous plaindre. » Notre reporter a en mains des documents qui montrent si cruellement les privations réelles des Français que nul chez nous n'oserait plus élever la voix s'il les voyait. Et l'on sait que la France n'est hélas pas la seule à souffrir de la faim : la situation est des plus critiques en Finlande, en Grèce où adultes et enfants meurent comme des mouches et dans d'autres pays encore. — Soyons donc profondément reconnaissants à la Providence et à la sagesse de nos autorités de nous avoir préservés jusqu'ici de manquer du nécessaire. Mais noblesse oblige ! Notre situation privilégiée nous fait un devoir de nous pencher sans nous lasser sur la détresse des innombrables victimes de la guerre. Seule une minorité peut payer de sa personne; la majorité en revanche peut y aller de son obole. En ce qui concerne la France, il y a là pour nous plus qu'un devoir d'humanité : un appel de l'amitié. Nous avons été de bons voisins dans les temps heureux, restons-le dans l'adversité. C'est pourquoi, nous ne doutons pas que la publication des reportages que nous commençons aujourd'hui, vaudra à l'œuvre si méritante du Secours suisse en France une popularité nouvelle chez nous. Mais que ce ne soit pas seulement en paroles ! Que ce soit surtout en actes ! A cet effet, nous croyons devoir bien faire en indiquant ici l'un des numéros de compte de chèques postaux auquel on peut adresser ses dons : Croix-Rouge suisse, Secours aux enfants, Lausanne. — Compte de chèques postaux : II. 8700.



Au soir de la vie. Elle fut jadis institutrice dans des familles et n'avait à faire qu'à des mineurs de la haute société. Vint la guerre qui lui fit perdre tous ses biens. Pour avoir au moins la vie sauve, elle dut quitter sa patrie. Et maintenant, silencieuse et méditative, elle était à l'infirmerie d'un camp de réfugiés lorsque notre photographe la découvrit. Nous ne pouvons rapporter ici ce qu'elle conta de sa vie à notre collaborateur, mais ses épreuves se lisent dans son beau visage triste...

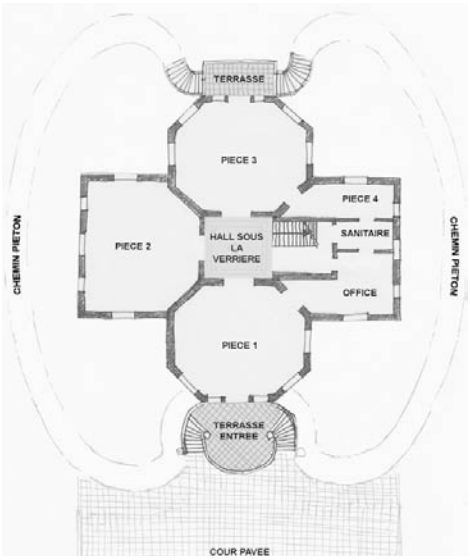
CAMPAGNE PUBLICITAIRE



PASSÉ-PRÉSENT-FUTUR
[LE CHÂTEAU]

L'histoire du Château d'En Bardou commence vers 1898-1901, lorsque un riche industriel, Jean Bardou, inventeur du papier à cigarette " JOB " décide de construire une résidence d'été. C'est l'architecte danois Viggo Dorph Petersen qui dessine le projet de cette demeure luxueuse avec son parc boisé. La bâtisse se trouve à la sortie de la ville d'Elne, sur la route de Montescot. Au décès du propriétaire, le domaine est acheté dans le but de profiter des terres cultivables et le bâtiment tombe pour la première fois à l'abandon. Jusqu'à la venue d'Elisabeth Eidenbenz. Puis, après son rôle de maternité, le château se trouve à nouveau vide pendant des dizaines d'années. Il se dégrade, est pillé des objets que l'on arrive à emporter (statues du jardin, cheminées en marbre, etc.) et finit par commencer à tomber en ruine. Les planchers en verre se brisent, une aile entière s'écroule. Mais il sera finalement sauvé par M. François Charpentier, maître verrier à Elne, qui prendra le pari d'acheter ce qui reste encore du bâtiment et de le restaurer. Le château est à nouveau habitable. Il sera ensuite acheté par la ville d'Elne. Le projet étant d'en faire un lieu de mémoire ainsi qu'un centre d'accueil pour des personnes dans le besoin, renouant ainsi avec son histoire passée.

Le château se composait à l'origine d'un plan en forme de croix, avec ses quatre ailes qui communiquaient autour du hall central. La verrière sur le toit permettait de faire descendre la lumière jusqu'au coeur du bâtiment dans le hall central, grâce à une succession de planchers réalisés en verre (aujourd'hui disparus).



Sur les façades, on trouve un jeu de couleurs entre le crépi rosé et les briques rouges. Des frises multicolores formées de carreaux en céramique soulignent encore aujourd'hui chacun des étages.

Quand la maternité suisse d'Elne y était installée, chaque pièce avait un nom particulier. Les malades étaient dans une chambre appellée « Sevilla », il y avait ausi « Madrid » la chambre des enfants, « Barcelona » et « Bellavista ». La salle d'acouchement s'appelait « Maruecos ».

Cette exposition a été concue et réalisée par l'association Enfants d'Elne

Historienne: Michèle Fleury-Seemüller
Scénographie: Muriel Eckstein
Coordinateur et iniateur du projet: Guy Eckstein

Avec le soutien de la Ville de Genève (Suisse) et de la Mairie de Elne (France).

Remerciement au Musée de La Croix Rouge et du Croissant Rouge (Genève) pour l'accueil de l'exposition.

Remerciements:

Communauté Européenne

Madrin Oriental Geneva

Fondation philantropique Edmond J. Safra

Banque Mirabeau

La Croix Rouge Suisse

Manor